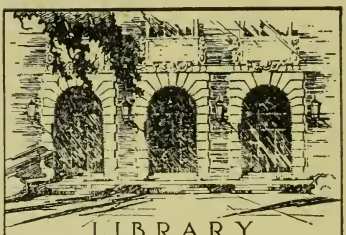
823
N78mF
v.2



LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY
OF ILLINOIS

823
N78mF
V.2

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Illinois Urbana-Champaign

http://www.archive.org/details/mathildeoulesang02norm

MATHILDE.

IMPRIMERIE D'A. BÉRAUD,
RUE DU FOIN-SAINT-JACQUES, N°. 9.

MATHILDE

OU

LES ANGLAIS EN ITALIE;

Roman du Jour,

TRADUIT DE L'ANGLAIS DE LORD NORMANBY,

PAR

LE TRADUCTEUR D'ÉLISA RIVERS, D'OSMOND, ET DES ÉPREUVES DE MARGUERITE LINDSAY.

« Blush I not?
Can you not read my fault writ in my cheek?
Is not my crime there? » —

TOME DEUXIÈME.

Paris,

DENAIX, LIBRAIRE,

RUE DU FAUBOURG SAINT-HONORÉ, N° 62.

1826.

823
N78mF
v.2

MATHILDE.

CHAPITRE I.

Nous avons laissé sir James et lady Mathilde Dornton au moment de faire une tournée sur le Continent, et ils allaient, pour la première fois depuis leur mariage, se trouver entièrement livrés à la société l'un de l'autre.

La Bruyère dit : « *Le commence-*

ment et le déclin de l'amour se font sentir également par l'embarras où l'on est de se trouver seuls ensemble. » Cette réflexion est surtout applicable à ceux dont la constance dépend uniquement de la volonté, ou de l'affection du cœur, et qui n'ont été unis que par l'amour. Mais ceux que des intérêts purement mondains ont destinés à éprouver ensemble les biens et les maux de la vie, et qui, dans leur choix, n'ont fait entrer leurs affections que comme une arrière-pensée, ne tardent pas à trouver, dans l'embarras que leur cause un tête-à-tête continuel, la preuve évidente de ce que je viens d'avancer ; et bientôt ils acquièrent la triste certitude que, non-seule-

ment ils ne s'aiment pas, mais qu'il leur serait impossible de s'aimer.

Cette fâcheuse découverte est souvent différée pendant très-long-temps dans les familles unies et nombreuses. D'abord le fracas continuel de la saison de Londres produit toujours un effet sûr; même, dans une maison de campagne, la présence d'un jeune frère gai et désœuvré, d'une sœur plus âgée qui a renoncé au mariage, et ne quitte jamais la maison, d'un capitaine en semestre, et d'une foule d'autres parens ou amis, peut adoucir, et empêcher de sentir, d'une manière désagréable, cette dépendance si redoutée de part et d'autre. Mais, en voyage, le cas est désespéré; un tête-à-tête de toute la

journée, assis côte à côte dans une voiture bien close, ne tarde pas à dissiper complètement toutes les illusions et tous les doutes que nous pouvons conserver sur la nature de nos sentimens. Combien d'amitiés d'enfance, qui avaient résisté aux caprices et aux rivalités de l'école ou du collége, ont été rompues par une tournée d'Europe! le changement perpétuel de ce qui se passe autour de nous, les climats différens, les postillons revêtus des divers costumes de chaque pays, de nouvelles villes se présentant sans cesse à nos regards dans le lointain, et que nous laissons bientôt derrière nous; tout cela fait paraître à nos yeux notre compagnon de voyage et son éternelle présence

d'une uniformité fatigante, et nous finissons par éprouver pour lui le même sentiment que le vieillard des mers inspirait à Sinbad le marin.

Combien le sort de notre héroïne était encore plus digne de pitié! car l'épreuve de ce tête-à-tête confirma les premières craintes qu'elle avait conçues sur ses sentimens pour celui dont ce voyage ne devait pas la séparer entièrement.

Lady Mathilde était douée d'une extrême promptitude d'observation; mais elle y joignait une douceur de caractère inaltérable. Elle avait été profondément blessée, lorsqu'elle s'était aperçue de la nullité absolue de l'être auquel son sort était uni. Sa patience était souvent mise à l'épreuve

par les expressions communes, et les accès d'humeurs continuels que le mouvement de la voiture, lorsqu'on voyage, semble exciter particulièrement.

Le jour où ils abordèrent en France, ils avaient voulu coucher à Saint-Omer, et ne furent pas peu contrariés, lorsqu'en y arrivant, ils trouvèrent les portes fermées. Sans doute l'autorité légitime d'un grand empire a pris une précaution fort utile, en établissant cet usage; mais il peut paraître au moins douteux aux ignorans, si, pendant une paix bien consolidée, une limonière ou une berline en poste peut renverser le gouvernement, ou même faire prendre la ville, quand elle se présente à ses

portes, quelques minutes après huit heures du soir ; mais les prières et les remontrances furent également inutiles, et sir James ainsi que lady Mathilde se trouvèrent réduits à la nécessité de passer la nuit dans un misérable cabaret des faubourgs, où, sans l'obscurité qui les environnait, ils auraient lu ces mots, écrits en gros caractères, sur une planche posée en travers : « *Ici on loge à pied et à cheval.* »

Mathilde, qui était fatiguée et abattue, entra dans une mauvaise chambre longue et étroite, où il n'y avait que les quatre murs, et dont les deux côtés étaient séparés par des fenêtres disjointes contre lesquelles la pluie ne cessait de battre, et par des portes

qui refusaient obstinément de se fermer, bien qu'elles y fussent vivement invitées toutes les fois que les servantes à sabots, qui faisaient le service, entraient dans la chambre. Elle se jeta sur une mauvaise chaise bien dure, et, s'appuya sur une table vermoulue, l'œil fixé sur deux morceaux de bois vert tout remplis d'eau, qui paraissaient peu disposés à brûler, car ils moussaient et suintaient, au lieu de pétiller et de s'enflammer, le seul signe de chaleur qui se manifesta, était la fumée qui se précipitait violemment hors de la cheminée, et remplissait la chambre. L'attention de Mathilde fut attirée un moment par sir James qui restait immobile, et dont la physionomie, toujours in-

signifiante, n'était animée que par ce regard de chat-huant, que la vue de la lumière donne à un voyageur endormi qui sort tout-à-coup de l'obscurité. Sa voix discordante ne s'adoucissait pas pour consoler Mathilde, mais s'élevait au contraire pour se plaindre de la négligence des domestiques, qui, ayant égaré ses cigares, l'empêchaient d'ajouter par là aux charmes de la situation de sa femme. Avec un tel compagnon de voyage, et dans une pareille position, Mathilde sentit que, bien que le luxe et les agrémens de la vie ne puissent, par eux-mêmes, constituer le bonheur, cependant ceux qui y ont été accoutumés trouvent leurs maux beaucoup plus grands, lors-

qu'ils sont privés de ces consolations.

Si, dans les ménages, comme il y en a tant, où un attachement mutuel doit être l'effet et non la cause de l'union des deux époux, les hommes sentaient au moins la nécessité de mettre autant de soin à cacher, pendant quelque temps, les inconvéniens de leur caractère, que leur vanité leur en fait prendre pour dissimuler, s'il est possible, les défauts de leurs personnes; s'ils ne se hâtaient pas tant de se dépouiller de ces ornemens empruntés, et de ces avantages factices dont ils s'entourent, lorsqu'ils ne sont encore qu'amans, ils ne perdraient pas l'occasion, qu'ils ne retrouveront jamais, d'obtenir une affection qui, si elle ne leur appar-

tient pas encore, sera prête en ce moment à se décider en leur faveur : car, tandis que les sentimens qu'on vient d'exprimer à l'Autel ne sont pas encore refroidis, il est aisé de produire dans l'âme une impression qui ne cessera qu'avec la vie ; mais si une extrême indifférence vient nous repousser et glacer alors notre cœur, il restera à jamais insensible.

Ce n'est pas que je prétende que des soins de ce genre eussent réussi à rendre heureuse l'union de deux personnes aussi parfaitement opposées l'une à l'autre, que lady Mathilde et sir James. Les manières de celui-ci étaient si communes, et l'égoisme formait une partie si essentielle de

son caractère, que de fréquens rapports avec lui n'auraient pu être supportables, même pour une personne aussi douce que Mathilde, mais qui n'aurait pas eu, comme elle, une extrême délicatesse.

Cependant, sir James passait dans le monde pour être *un bon homme*: on ne croit pas, en parlant ainsi, faire de lui un grand éloge, car c'est une épithète qui, par son essence même, exprime l'absence de tout ce qui est agréable. En général, un *bon homme* possède aussi peu ces petits talens, qui font le charme de la société habituelle, que ces grandes qualités qui excitent une vive admiration. *Un bon homme* est un homme à son aise, et qui, par conséquent, n'a jamais pu

être accusé de rien de grave, en matière d'argent; un homme d'un caractère flegmatique, qui, par conséquent ne s'est jamais rendu coupable d'aucun violent outrage; un homme qui a peu de moyens, et qui, par conséquent, n'a jamais fait de satire contre ses voisins, et n'a jamais troublé publiquement son pays par son ambition politique. C'est une singulière épithète que celle de *bon homme*. Sans-doute, il est possible qu'il ne soit pas méchant; mais qu'un être de cette espèce puisse passer pour avoir une véritable bonté, et soit cité comme modèle: Dieu nous garde d'un monde peuplé de *bonnes gens* comme lui.

Pendant six grands jours, Mathilde, assise près de sir James, parcourut

des chemins détestables. Lorsque son mari se réveillait, après un sommeil agité, il n'était occupé qu'à tourner sa tabatière dans tous les sens, ou à se plaindre de la multitude de paquets dont il avait lui-même surchargé la voiture. Ils poursuivaient ainsi leur route, en traversant cent milles du plus vilain pays qu'on put trouver, même dans cette contrée si peu pittoresque, qui prend le nom de *Belle France* (*). *La belle*

(*) Le traducteur s'est cru obligé de ne rien changer à l'original, bien qu'il soit loin de partager l'opinion de l'auteur sur la France; d'ailleurs, les voyageurs, dont parle l'auteur, traversent seulement la Champagne et la Picardie, que les Français eux-mêmes s'accordent à trouver de très-tristes pays; mais quand on a parcouru la Touraine, la Normandie, l'Agenois et toutes les

France n'a pas plus de droits à la beauté, que la majorité des femmes qui l'habitent. Ainsi que la plupart d'entr'elles, elle n'a pas un seul trait régulier; mais bien différente, sous d'autres rapports, elle ne fait même aucun effort pour parvenir, à force d'adresse, à mériter le titre qu'elle usurpe avec tant d'arrogance. Mère peu soignée d'enfans gais et animés, elle se montre hardiment dans toute sa laideur et toute sa négligence; elle est revêtue, chaque été, d'une robe jaunâtre, dont la couleur ne varie jamais jusqu'à l'hiver,

---

provinces du midi, qui sont si généralement admirées par les voyageurs, on peut trouver que l'épithète de *belle France* n'est pas exagérée.

(*Note du Traducteur.*)

où sa teinte devient plus sombre. L'Angleterre, au contraire, bien qu'il soit passé en proverbe que les femmes de ce pays n'ont pas d'élégance dans leur taille, l'Angleterre, dis-je, est une personne très-recherchée et très-coquette : elle n'a pas un défaut qu'elle ne cache avec le plus grand soin ; elle fait ressortir avec art ses moindres avantages : parée des plus riches couleurs, revêtue d'une verdure aussi douce à l'œil que le plus beau velours, elle suit les modes avec la plus grande exactitude, et est ornée avec profusion par des bois, des plantations de toutes espèces, et par les fleurs et les fruits les plus recherchés que puissent procurer Flore, Pomone, etc., etc.

Pendant six mortelles journées, où Mathilde traversa des avenues sans fin, et des plaines interminables, elle se disait souvent à elle-même : » Si mon chemin dans la vie ressemble à celui-ci, s'il est aussi uniforme, aussi dépourvu d'intérêt et resserré dans des limites aussi peu attrayantes, puissent les objets extérieurs n'offrir à mes regards que la même monotonie, et ne pas m'exposer, par leurs séductions, à m'écarter de la ligne de mes devoirs ! »

Depuis quelque temps, le chemin qu'ils parcouraient montait et descendait constamment, et leur faisait éprouver une ondulation continuelle, semblable à celle des vagues de la mer qui, bien qu'unies sur leur sur-

face, sont souvent, pour ce qui les entoure, le présage de violentes tempêtes, et leur annonçait qu'ils approchaient des hautes montagnes. En effet, le chemin devint de plus en plus rapide; les Alpes parurent, dans toute leur majesté, au-dessus du voile de nuages qui les environnaient, et se montrèrent aux yeux étonnés des voyageurs.

L'aspect de Moray, petit village situé au pied du Jura, est pittoresque s'il n'est pas frappant, et prépare au moins l'œil, d'une manière convenable, aux beautés étonnantes que la nature déploie à peu de distance.

Quand les Dornton descendirent dans ce village, où ils devaient pas-

ser la nuit, Mathilde contempla, pour la première fois de sa vie, de véritables montagnes; car nous pouvons à peine donner ce titre pompeux à ces misérables petites protubérances que nous avons en Angleterre. Elle était enthousiaste dans son admiration, tandis que sir James remarquait seulement que le chemin était *diablement roide* et dangereux.

Comme il était encore de bonne heure pour s'arrêter, quoiqu'il fût trop tard pour traverser le Jura avant la nuit, elle se flattait de pouvoir enfin se livrer à un plaisir, qui lui avait été refusé depuis plusieurs jours, celui de faire une course solitaire avec son crayon à la main, en laissant sir James diriger les préparatifs du dîner,

et s'amuser avec ses cigares, lorsqu'en arrivant à la porte de l'auberge, une demi-douzaine de voix, que Mathilde reconnut trop bien, quoique l'habitude ne les lui eût pas encore rendues familières, s'écrièrent tout à la fois : « Ciel ! c'est mon oncle et ma tante ! Comment vous portez-vous, mon oncle? Comment vous portez-vous, lady Mathilde? Comment vous portez-vous, mon frère James? Croiriez-vous que le ressort du siége s'est rompu, et que Tom a eu le visage coupé, et l'imbécile de charron l'a rendu bien pire qu'il n'était avant (c'est-à-dire le siége). Betsy s'est foulé le pied; et papa dit que, bien qu'il paraisse épais (vous entendez bien que c'est le ressort de fer), il ne vaut rien du tout.

Cette explication, si claire de leurs calamités, prouva à lady Mathilde pourquoi ils étaient encore dans ce village, mais ne la réconcilia pas avec la nécessité où elle se trouvait de renoncer à sa course solitaire. Elle savait que sir James se choquait très-facilement du moindre défaut d'attention de la part de Mathilde envers sa famille, et que, lui-même, en était plus honteux et plus embarrassé qu'il ne lui permettait de l'être des autres choses qui pouvaient tenir à lui. C'était aussi un sujet délicat entre eux, car il arriva une fois que mistriss Méchlin, l'amie intime de Mathilde, ayant critiqué la tournure vulgaire des Hobson, et s'étant étonnée qu'ils eussent l'idée de voyager,

notre héroïne, dans un moment de distraction, avait dit que, si elle les jugeait d'après leurs façons et leur habillement, elle les prendrait pour des femmes qui voyagent le sac sur le dos, avec des échantillons des modes de Manchester.

Il est probable que si elle avait réfléchi un instant avant de parler, son imagination lui aurait suggéré quelque chose de mieux, et il est certain que, si elle y avait pensé long-temps, elle aurait même gardé un silence absolu sur un sujet si délicat. Quoi qu'il en soit, son amie avait répété étourdiment cette réflexion à sir James, comme une chose très-plaisante, et sir James en avait été prodigieusement offensé. Quant à lui, sa ma-

nière avec les Hobson, variait beaucoup; car il était alternativement gouverné par le désir de leur inspirer du respect pour lui, ou par celui d'inspirer aux autres du respect pour eux.

L'orgueil que donnent les richesses est celui qui a le plus d'influence sur la conduite journalière. Le but de tous *les orgueils* étant de faire sentir, à ceux qui nous environnent, leur infériorité, l'homme fier de ses richesses sera obligé, plus qu'un autre, à s'en glorifier dans la société, à haute et intelligible voix. L'orgueil de famille peut exhiber en silence ses seize quartiers sur les paneaux d'une voiture, ou s'exposer tranquillement aux regards, dans un livre de blason, ouvert sur une table. Si on

a l'orgueil d'un rang nouvellement acquis, plutôt que celui d'une ancienne naissance, il est pleinement satisfait par l'empreinte d'un cachet sur le dos d'une lettre, ou par une plaque de cuivre, placée sur le haut d'une porte.

Mais l'orgueil des richesses est d'une nature beaucoup plus inquiète et plus importune; il ne peut se trouver satisfait par la possession des avantages extérieurs de la fortune; car ils sont partagés par une foule de gens prodigues, qui en font un étalage, au moins aussi grand, pendant le cours de leur existence éphémère. C'est donc seulement par une manière fastueuse et hautaine, dans la société, que l'homme, fier de ses

richesses, peut parvenir au but qu'il s'est proposé, celui de se rendre désagréable partout où il se trouve.

Il y a néanmoins un autre trait caractéristique de cette espèce d'orgueil, c'est que, parmi ceux qui le possèdent, on rencontre beaucoup plus de subordination que parmi ceux dont l'orgueil est placé différemment. Un homme, qui est fier de sa famille, trouvera lui-même des raisons suffisantes pour s'expliquer comment il a autant de mérite qu'un autre qui compte cependant un plus grand nombre de quartiers. Mais l'homme, orgueilleux de ses richesses, dépend tellement de ses calculs; il est si complètement dirigé par ses chiffres, que, s'il a dix mille livres par an, il mé-

prisera celui qui n'en a que deux; mais il ne se refusera pas plus à céder le pas à celui qui en a cinquante, qu'il n'imaginerait de nier la balance qui existe entre les deux sommes, s'il les voyait sur le papier.

C'est pour cela que le vieux Hobson avait un si profond respect pour sir James. Il était fier des efforts que lui-même avait faits, pour réaliser beaucoup d'argent par son savoir-faire; mais il contemplait avec admiration la fortune colossale de sir James, masse immense que le vieux Smiethson avait contribué à élever à un degré si prodigieux, par l'intrigue et la corruption. Quelque puissant que ce sentiment fût en lui, il n'adoucissait cependant pas assez ses ma-

nières, pour qu'il traitât sir James avec tout le respect que celui-ci croyait lui être dû : mais, dans cette occasion, quand les Dornton entrèrent, le vieux Hobson oublia tout-à-fait sir James. Il n'avait jamais vu Mathilde auparavant, et il est si vrai qu'une extrême beauté fait quelquefois impression sur les êtres qui paraissent les plus invulnérables, que, pendant un moment, sa physionomie rechignée exprima une sorte d'admiration. Mistriss Hobson en fut confondue, car elle ne se rappelait pas qu'il eût jamais rien éprouvé de semblable, même dans ses meilleurs jours. Il se leva de sa chaise, et s'écria involontairement : « Elle est incomparable! »

Comme il n'y avait qu'un salon

*

dans l'auberge, on convint bientôt qu'ils y dîneraient tous ensemble; alors lady Mathilde se retira dans sa chambre, afin de pouvoir échapper, pendant un moment, à cette réunion de famille, mais sous le prétexte qu'elle allait se préparer pour le dîner. Cette excuse étant prise à la lettre par les miss Hobson, elles se déterminèrent à faire de même; et, appelant la malheureuse Nancy, elles mirent toutes trois ses services en réquisition, afin de se faire *belles* pour leur tante Mathilde.

Après un plus mûr examen, miss Hobson, n'ayant pas été trouvée aussi disloquée que la voiture, aida ses sœurs à faire leur toilette, de sorte qu'au même instant où lady Ma-

thilde rentrait au salon par une porte, les trois sœurs entrèrent par l'autre, avec des robes décoletées, des jupes de satin, des manches courtes et des souliers blancs. Quant à lady Mathilde, elle avait conservé la jolie petite redingotte faite à Paris, qu'elle mettait pour voyager, et avait seulement remplacé sa capotte par un bonnet, qui lui séyait d'autant mieux, qu'il était fort simple. Immédiatement après ses sœurs, arrivait notre ami Tom dont la figure n'était pas embellie par plusieurs grosses taches noires, tristes conséquences de sa chute; mais son cou, dont il paraissait très-occupé, était orné par une cravate empesée et d'une blancheur éclatante. Il avait déjà vu

une fois lady Mathilde, lorsqu'il lui avait offert ses respects à Londres; mais sa présentation ne s'était pas passée sous de très-heureux auspices, et Mathilde avait eu à se reprocher quelques plaisanteries assez désobligeantes pour lui. Quand ils furent assis, mistriss Hobson commença la conversation de cette manière : «Eh bien! je soutiens qu'il est très-agréable, en voyage, de rencontrer des gens qui parlent vite le Français, et de parcourir des chemins droits et pavés, comme des rues qui seraient sans maisons, tandis qu'ils ne font que bâtir à Londres, jusqu'aux barrières. Mr. Grumbleton a dit à Hobson qu'il ne pouvait plus distinguer sa maison de commerce,

dans Bishopsgate, de sa maison de campagne, à Hackney, à présent qu'elles sont toutes deux également sales et entourées de boue.» — «Vous aimez sans doute les pays étrangers, lady Mathilde? » — « Je n'ai pas un grand goût pour les chemins en ligne droite, répliqua-t-elle, en regardant à travers les glaces de la voiture; je n'ai pas eu beaucoup à admirer, en traversant la France, mais j'ai été enchantée de ce que j'ai vu aujourd'hui, sans compliment, ajouta-t-elle, en souriant involontairement, et se divertissant beaucoup de l'apparence de flatterie qu'on pouvait attribuer à ces paroles, quoiqu'elle en eût peu l'intention.» « Eh bien! moi, j'admire toutes les choses que je vois dans les

pays étrangers, reprit mistriss Hobson.» — « Oui, murmura le vieux Hobson, et plus vous les admirez, plus on se moque de vous. Vous auriez mieux fait de rester chez vous. C'est bon pour milady qui, en retour de ce qu'on lui montre, peut se montrer elle-même, et ne rien craindre de la comparaison. »

Toute la famille Hobson resta muette d'étonnement, du phénomène dont elle était témoin, en entendant une phrase galante sortir de sa bouche, bien que, peut-être, elle n'eût été prononcée que pour ajouter une nouvelle amertume à l'attaque qu'il faisait à sa femme. Quoi qu'il en soit, celle-ci paraissait entièrement invulnérable, et continua ainsi : « Eh

bien! ne vous inquiétez pas de tout cela, et envoyez-moi encore un peu de soupe, mon cher.» Puis s'adressant à la fille qui les servait: « A quoi pense-t-elle donc, s'écria-t-elle? Ici! (comment s'appelle-t-elle) ici, *garçon*, prenez mon assiette! » On pouvait dire à juste titre que cette fille restait ébahie, car elle ne pouvait détourner ses yeux de cette profusion de cous blancs et de bras rouges que les miss Hobson déployaient à ses regards. Elle n'avait jamais rien vu de semblable; et ayant cette finesse d'observation qui distingue les femmes françaises, quelle que soit leur condition, elle eut toutes les peines du monde à s'expliquer comment ces trois *horreurs* étaient assises à la mê-

me table qu'une personne comme lady Mathilde : car, il suffisait de la regarder une seule fois, pour juger qu'elle était mise à merveille. Malgré toute son expérience, elle ne pouvait trouver simple que le hasard seul, de s'être rencontré en voyage, eût produit cette réunion entre des êtres qui paraissaient si peu se convenir, d'autant plus qu'elle avait souvent été témoin que deux Anglais voyageant seuls, étant arrivés chacun de son côté; le dernier venu aimait mieux attendre très-long-temps, et mourir de faim dans sa chambre à coucher jusqu'au moment où l'autre, en quittant le salon, lui permettrait de souper, que de s'asseoir auprès d'un homme qu'il ne connaissait pas.

Les réflexions de la *soubrette* furent cependant interrompues par sir James, qui l'envoya demander à son courrier ses petites bouteilles de sauces, et ses sucreries anglaises, renfermées dans un énorme coffre; la pâte de cacao et l'essence de café ne pouvaient être d'un grand usage à dîner, mais le soya et le harvey-sauce furent accueillis avec beaucoup de joie. Comme il n'y avait pas de poisson, il s'éleva quelque difficulté pour savoir s'il faudrait s'en servir avec du fricandeau, de la fricassée de poulet, du pâté ou du canard rôti.

Cependant, la vue de toutes ces friandises anglaises donna une nouvelle direction aux sentimens de mis-

triss Hobson, sur le mérite comparatif des deux pays. Son opinion était toujours aussi légèrement formée, que faiblement exprimée, de sorte que lorsqu'elle parlait, elle pouvait être également éloquente, en soutenant alternativement le pour et le contre.

« Eh bien! après tout, dit-elle, il n'y a rien de comparable à la vieille Angleterre, où, du moins, les choses sont bonnes si elles sont chères: et ils sont bien friponsici avec tous leurs bons marchés. Qu'en pensez-vous? L'autre soir, quand nous étions dans cette ville (comment l'appelez-vous?) cette ville où ils combattirent honteusement, pendant dix ans, pour une méchante dame. » — « Est-ce Troyes, dont vous voulez parler? »

dit lady Mathilde, en souriant. — « Oui, oui, c'est Troyes... — Quand nous étions à Troyes, je vis combien le vin de Champagne y était bon marché. Alors j'ai pensé qu'on y aurait du Porto pour rien ; de sorte que j'en envoyai chercher pour faire du *bishop* (*) à mon mari, qui l'aime autant que le lait de sa mère. Vous avez beau me regarder : ce que je dis est vrai. Eh bien ! pourriez-vous le croire ? ils me demandèrent plus d'argent pour cela, que je n'en avais jamais donné pour du vin de Bordeaux, quand j'en envoyais chercher

---

(*) *Bishop*, boisson fort en usage en Angleterre.

(*Note du Traducteur.*)

une bouteille ou deux aux armes de Bridgewater, dans les grandes occasions. Vous voyez bien qu'il n'y avait aucune raison pour cela. Ce qu'ils donnent ici ressemble si peu à du vin! Ils nous ont apporté une bouteille, l'autre soir, en nous disant que c'était du vin, quoiqu'il y eût écrit dessus saint-cidre, je crois.» — «Saint-Péray! maman,» dit miss Hobson. « Eh bien! poiré ou cidre, c'est la même chose, et aucun d'eux n'est aussi bon que celui d'Herefordshire.»

Comme mistriss Hobson était une de ces personnes qui parlent pour le plaisir de parler, précisément parce qu'elles n'ont rien à dire, et comme il n'y a aucune raison lorsqu'on parle ainsi, pour que les discours finissent,

peut-être ferais-je bien de m'arrêter ici tout court, et de profiter de cette occasion, pour prouver ma modération à mes lecteurs. Je les épargnerai donc maintenant, et ne leur offrirai plus aucun autre *échantillon* de la famille Hobson; j'ajouterai seulement que notre héroïne se retira de bonne heure dans sa chambre, étant convaincue, plus que jamais, qu'aucun exercice du corps ne pouvait être aussi fatigant, que les efforts que nous faisons, pour supporter la présence importune de ceux qui nous sont antipathiques.

CHAPITRE II.

Le lendemain matin, Pierre annonça à la société que toute l'habileté du maréchal n'avait réussi qu'à mettre le siége de devant entièrement hors de service, et qu'il était maintenant impossible qu'il fût raccommodé avant Genève. Dans cet embarras, les Dornton ne pouvaient se dispenser de proposer à miss Hobson de la prendre avec eux, et de laisser

Tom partager la voiture de suite avec mademoiselle Félicie. Cet arrangement, qui causa une extrême satisfaction à tous les Hobson, fut fait par Mathilde avec cette aisance et cette simplicité qu'elle mettait toujours à rendre service aux autres, sans considérer si elle-même n'en éprouverait pas quelques contrariétés et quelque désagrément.

Tom fut d'abord charmé de sa nouvelle compagne, car il trouvait déjà, depuis quelque temps, qu'il y avait un certain je ne sais quoi dans la personne de mademoiselle Félicie, qui pouvait lui tenir lieu de beauté. Mais, malheureusement pour lui, cette impression ne fut pas mutuelle. Tom était fort défiguré par son ac-

cident, et Félicie ne fut pas aussi ravie de ses yeux noirs, qu'il l'était des siens. D'ailleurs, ayant été obligé de renoncer à parler sa propre langue, tandis qu'elle était en Angleterre, elle était fort aise d'être délivrée de cette gêne, et, en abordant sur le Continent, elle avait résolu de ne la reprendre qu'à son retour, ainsi que ses vieux meubles et les vieilles robes de sa maîtresse : de sorte que, dans ce moment, les yeux et la bouche de Tom ayant aussi peu la faculté de se faire comprendre, que ceux de Félicie n'en avaient la volonté, leur entretien ne devait pas être fort intéressant. Tom compléta encore sa disgrace auprès de sa nouvelle compagne, en enfonçant, par mégarde,

avec ses pieds, un de ses cartons favoris, au moment même de leur départ : ce qui fit murmurer à Felicie le mot de *gaucherie*. Tom ne le comprit pas parfaitement, mais son pied coupable lui dit tout bas que l'expression n'était pas flatteuse, et il se fâcha à son tour. Depuis ce temps, leur tête à tête fut aussi parfaitement *marital* ; que celui de sir James et de lady Mathilde l'avait été avant leur réunion avec miss Betty Hobson.

La montée du Jura, qui n'est jamais fort agréable, sembla particulièrement ennuyeuse à tous les différens détachemens de la société qui l'escaladait alors. Mais, après avoir passé le dernier relais, placé sur le sommet de la montagne, le chemin

se détournant tout à coup, une perspective admirable, et qui offre l'union si rare du sublime et du gracieux, se déploie aux regards enchantés du voyageur.

Dans le lointain, on aperçoit les sommets des monts qui semblent percer le firmament, et qui, couverts d'une neige éternelle, présentent l'image de la désolation. Plus bas, dans les cavités de la montagne, à mesure que les vapeurs du matin se dissipent, on voit briller le lac glacé sur la surface unie duquel, une foule d'embarcations légères voguent, pendant l'été, dans une pleine sécurité, tandis que ses bords variés sont ornés de jolies maisons éparses çà et là, et qui animent

le paysage et le rendent délicieux.

Mathilde, en extase, joignit ses mains et resta muette d'admiration. Si elle avait eu près d'elle quelqu'un qui pût l'entendre et partager ses sentimens, elle n'aurait pas trouvé de mots pour les exprimer.

Miss Hobson s'écria seulement : « Bon dieu ! quel chemin ! on n'en a jamais vu de pareil ! »

Sir James, ayant fait un effort pour s'avancer près de la portière, l'ouvrit tout-à-coup, y passa sa tête, et, tournant alternativement le dos aux dames et au paysage, s'occupa de faire bien aller l'enrayure.

Pierre était resté près de la voiture des Hobson, pour leur rendre le même service ; et, voyant son maître,

dont la tête était hors de la portière, il attira son attention sur ce qu'il était accoutumé à considérer comme une des curiosités de la route : « Voyez la belle vue, monsieur, dit-il en français : voilà des montagnes très-*affreux*, et là bas un pays très-risible.

« *Risible* ! dit le vieux Hobson, je vous ai déjà dit que je ne trouverais pas plaisant d'être précipité jusqu'au bas de la montagne : Ainsi souvenez-vous-en. »

Ces paroles prononcées, d'un ton qui n'avait rien d'aimable, ne troublèrent pas le profond sommeil dans lequel la longue montée du Jura avait plongé ses trois compagnes.

Si le lecteur veut consentir à se placer, un moment, dans la voiture de

suite, qui avait été retenue à la dernière poste faute de chevaux, il trouvera Tom tellement enchanté de la vitesse avec laquelle le postillon avait conduit ses compagnons, pendant la descente, qu'il ne pouvait arracher ses regards des épaules arrondies qu'il avait devant lui.

Mademoiselle Félicie, de son côté, ayant jeté un coup-d'œil furtif sur la ville de Genève, sans faire la moindre attention à lui, commença d'avance à arranger ses cheveux, à remettre son chapeau, et à s'occuper des différens autres petits préparatifs de coquetterie pour son arrivée dans la ville.

Il ne se passa rien de remarquable, jusqu'au moment où nos voyageurs

arrivèrent à un demi-mille de Genève. Alors miss Hobson s'écria tout-à-coup : Voilà une jolie voiture, avec deux dames qui ressemblent à des anglaises ; le postillon va les renverser.

Mathilde aperçut alors un char-à-banc, qui contenait une dame âgée et une jeune personne. Malgré l'habileté de presque toutes les femmes de ce pays pour mener, leur attention paraissait entièrement absorbée par une lettre qu'elles lisaient, et elles étaient, par conséquent, fort exposées à la catastrophe qu'avait prédite miss Hobson. Lorsque les postillons se détournèrent pour l'éviter, notre héroïne aperçut les étrangères; et, jetant un regard sur

la plus jeune des deux dames, elle reconnut le doux et agréable visage de sa première amie Emilie Arlingford, sœur de lord Ormsby, qui, reconnaissant à son tour Mathilde, parut ravie de cette rencontre inespérée.

« Chère Emilie! pensa Mathilde, elle est toujours la même. Son affection pour moi n'a pas changé; et, se perdant dans ses réflexions sur le passé, espérant, pour l'avenir, trouver de grandes jouissances dans sa société, elle finit par prendre une résolution à laquelle la fierté eut quelque part; c'était de faire tous ses efforts pour tirer le meilleur parti possible de sa situation actuelle; et, quand ils arrivèrent à la porte

de l'hôtel, elle se doutait à peine qu'elle était entrée dans la ville de Genève.

CHAPITRE III.

La situation politique de Genève m'a souvent embarrassé. Je ne pouvais m'expliquer pourquoi cette petite république avait eu l'honneur d'une apothéose, tandis que les esprits forts de Gênes et de Venise se laissaient diriger par les Autrichiens. J'ai été assez stupide pour ne pas comprendre, d'abord, que c'était une *plaisanterie pratique*, inventée par

*

UNIVERSITY OF ILLINOIS LIBRARY

les despotes confédérés; et ce n'est pas sans intention, de leur part, que Genève contribue à faire mépriser les institutions libérales, en donnant elle-même l'exemple de la nullité importante et de la petite politique d'un Etat libre.

Je rends justice à l'habileté et à la ruse de tous ces rois, quoique j'en aie découvert enfin le motif. Sans doute il est indispensable qu'une république, qui veut commander le respect, soit assez grande pour être indépendante; que ses intérêts soient d'une nature assez haute et assez étendue pour porter ses serviteurs actifs à chercher quelque petite considération personnelle dans la part individuelle qu'ils prennent à la masse géné-

rale de gloire et de pouvoir. Pour courir une semblable chance, il est indispensable que l'enjeu ait quelque valeur, car on n'a jamais entendu dire que personne se soit livré, avec enthousiasme, aux devoirs d'une petite assemblée communale. Les limites d'un État doivent aussi être considérées plutôt comme une défense que comme une gêne. La mer qui présente un obstacle beaucoup plus grand contre les attaques du dehors, et qui est plus favorable aux entreprises du dedans, a marqué exactement les bornes de quelques-unes des plus puissantes républiques modernes, telles que Gênes, Venise, et la Hollande.

Il y a certainement quelque chose

de très-comique pour celui qui porte sa pensée sur ces matières, à considérer une petite république de poche, resserrée dans le centre même de plusieurs grands empires, établie dans une petite ville où l'on ne s'occupe qu'à faire des montres et à boire du thé, et qui est située au bord d'un lac, sur lequel flotte quelques légères embarcations destinées, l'été, à l'amusement de ses habitans.

L'action de regarder à travers un microscope, toute la matinée, et de travailler à de petits ouvrages de mécanique, n'est pas sans doute le meilleur moyen d'acquérir de grandes vues sur les institutions politiques, et l'habitude de caqueter, tous les soirs, avec une demi-douzaine de

vieilles femmes, et de prendre beaucoup de thé, n'est pas la plus parfaite école pour parler au peuple. Il y a, dans tout cela, des choses qui feraient froncer le sourcil à plusieurs des membres des républiques les plus austères, tandis qu'elles sont, en même temps, un sujet de triomphe pour toutes les puissances de l'Europe, qui s'en moquent et les méprisent profondément.

Mais les meilleures plaisanteries ne peuvent pas toujours supporter un examen approfondi. Une grande partie de tous ces ridicules ne s'applique-t-elle pas à la forme même du gouvernement? N'y en a-t-il pas un grand nombre qui ne sont produits que par les limites étroites

entre lesquelles ce petit État est renfermé? Une tyrannie en miniature serait-elle préférable? Aimerait-on mieux qu'un roi légitime gouvernât cette ville manufacturière, et régnât en despote chaque jour et à toutes les heures? Il n'y a pas un tory, en Angleterre, qui ne cite la réponse d'un homme fort à la mode, d'un anglais aristocrate, qui, dans sa jeunesse, ayant été conduit devant le syndic de Genêve, pour quelqu'offense, et ayant été prié de quitter le territoire dans les vingt-quatre heures, répondit: « Magnifique Seigneur, il ne me faut que trois minutes. »

Je ne trouve pas que le sel de cette réponse eût été perdu, si on

l'eût faite au roi d'une petite France, ou d'une petite Angleterre, s'il y en avait, au lieu de l'appliquer à un syndic de Genève.

Quoi qu'il en puisse être, cette petite république, si fière, est condamnée, par la Sainte-Alliance, à faire rire à ses dépens; et, certainement, le meilleur parti qu'elle puisse prendre est de donner à son gouvernement une importance outrée et une autorité frivole. Ce n'est pas que je trouve extraordinaire que les despotes rient de leurs propres folies, pourvu qu'ils ne poussent pas la plaisanterie trop loin; et je ne puis m'empêcher de les en accuser lorsqu'ils obligent ceux qu'ils ont, au moins en apparence, constitués

libres, à refuser un asile aux réfugiés qui ont combattu, sans succès, pour la cause de la liberté. Cette partie de mon sujet est trop sérieuse pour que je puisse la traiter légèrement. Faisons donc comme les autres: rions des Genevois, et consolons-nous, en pensant que nous ne sommes pas, comme eux, sous l'influence immédiate du gouvernement autrichien; que nous ne sommes pas obligés de suivre, à la baguette, la direction qu'il nous donne; et croyons que l'esprit inquiet du siècle, en recherchant les institutions les plus faites pour assurer le bonheur des hommes, ne s'arrête pas à une petite portion du globe en particulier. Si nous voyons une partie de l'Europe paralysée, et tombée,

comme l'Asie, dans un état de décrépitude prématurée, effet trop certain d'un long despotisme; nous contemplons au contraire, comme un prodige de politique, la robuste enfance des États libres de l'Amérique. La civilisation paraît à l'orient avec le soleil levant, et, comme lui aussi, ira se perdre et disparaître à l'occident.

CHAPITRE IV.

Nos voyageurs venaient de finir le premier déjeûner qu'ils eussent fait à Genève, et sir James quittait lady Mathilde pour aller arranger quelque divertissement pour la journée, avec sa sœur qui demeurait dans le même hôtel, lorsqu'on entendit, dans l'antichambre, quelqu'un qui s'écriait vivement : « C'est égal, je suis sûre qu'elle me verra ! » et, dans le

même instant, Emilie Arlingford se précipita dans les bras de l'amie de son enfance; lady Ormsby la suivait : « Il faut que j'aie aussi mon tour, dit-elle, quoique je ne puisse pas courir aussi vite ; mais, si mes jambes ont vieilli et sont devenues roides, mes bras sont toujours les mêmes, ajouta-t-elle, en les passant autour du cou de notre héroïne. »

Lady Ormsby conservait encore de la beauté; et il est certain que le temps lui avait laissé moins de traces qu'à la plupart des grands'mères à la mode, qui se font encore placer sur la liste, comme rivales des filles de leurs filles, et dirigent leurs vieilles batteries contre une troisième génération d'amans. Mais il y a plusieurs

choses sur lesquelles le monde est disposé à nous estimer ce que nous valons véritablement.

Il était évident que lady Ormsby avait renoncé, depuis long-temps, à toutes prétentions. Son costume, quoiqu'il ne fût pas négligé, n'était jamais remarquable ; elle craignait beaucoup de se mettre en évidence, et elle était considérée partout comme la femme la plus aimable et la plus respectable. Elle avait cessé de désirer de briller dans le monde, ou d'exciter d'autre admiration que celle que les louanges, données à ses enfans, faisaient rejaillir sur elle ; sa plus grande affliction, après la mort de son mari, avait été la conduite coupable de son fils aîné ; mais elle regar-

dait son second fils, lord Ormsby, avec un mélange d'orgueil et de tendresse, qui allait presque jusqu'à l'idolâtrie. Il était la joie et la gloire de sa vie; c'était sur lui et sur sa fille Emilie que se réunissaient toutes ses espérances dans ce monde.

En effet, jamais on n'avait vu une fille plus digne de la tendresse passionnée de sa mère; jamais on n'avait vu, sur la terre, l'exemple d'une union plus pure et plus parfaite, car elle était fondée sur un respect sans contrainte, et sur une affection sans aveuglement.

Quand elles se furent livrées, pendant quelque temps, au plaisir de se retrouver, après une si longue absence, lady Ormsby dit à Mathilde:

« Il faut que vous me promettiez de venir mardi, à notre petite *villa* (*). Je n'ai pas le plaisir de connaître sir James, mais je ne puis me regarder comme étrangère à aucune des personnes qui tiennent à vous. Sans compter que nous autres, Anglais, habitant le Continent, nous n'employons pas la même formule que celle à laquelle vous êtes accoutumés à Londres, où l'intimité consiste à écrire de petits billets à cinq cents de vos amies, qui commencent ainsi : *Chère lady*, etc., etc. Nous ne sommes pas si bannals dans ce pays. La société

(*) Nom qu'on donne, à Genève et en Italie, aux maisons de campagne situées près des villes. (*Note du Traducteur.*)

étrangère est comme un télescope, elle nous permet de distinguer et de choisir chaque objet, et nous ne nous lions intimement qu'avec ceux qui nous plaisent.»

— «Oui, dit Émilie, et on n'a ici à rendre aucun de ces ennuyeux devoirs de société. On peut regarder par le petit bout de la lorgnette quand quelqu'un plaît, et, en la retournant, éloigner ceux qu'on désire éviter, jusqu'à ce qu'enfin il n'en soit plus question.»

Mathilde, à qui cette image de la lorgnette avait présenté l'idée agréable, quoique trompeuse, de pouvoir éloigner de sa vue ceux dont le sort était lié trop intimement au sien, pour être soumis à son influence, ajouta: «Oui,

en regardant par le gros bout, on n'aperçoit que ce qu'on désire voir.»

— « Alors, j'aurai ma lorgnette fixée constamment sur vous, reprit Émilie. Certainement, je n'en avais pas hier, quand j'ai si bien fait ce qu'il fallait pour me faire culbuter. Mais nous revenions de la poste, et comment aurais-je pu m'occuper d'autre chose, quand je lisais une lettre de mon....» — Le ton animé qu'elle avait pris d'abord, changea tout à coup, et elle ajouta plus bas : « Une lettre d'Angleterre. » En disant ces mots, son œil se détourna insensiblement de son amie, et se fixa sur un chapeau de sir James, brossé avec soin, de la forme duquel sortait une paire de gants, et qui, étant posé sur une petite

table, appartenait évidemment au maître de la maison.

Les yeux de Mathilde suivirent ceux de son amie, et cette preuve fâcheuse d'une intimité permise, contrastant avec ce qui s'était passé autrefois entr'elles, sembla, pendant un moment, leur ôter à toutes deux la faculté de parler; mais enfin Emilie continua ainsi : « Je suis sûre que vous me regardez comme une terrible amazone, de gouverner ainsi un cheval à moi, toute seule, et de conduire maman, sans l'aide d'aucun homme. »

— « Comment aurais-je eu cette idée? répliqua Mathilde, quand vous vous rappelez la manière indépendante dont je franchissais, à che-

val, la distance qui sépare Delaval de Ormsby. » Elle retint un soupir prêt à s'exhaler, car elle se souvint quel était celui dont la présence lui donnait tant de confiance, et que toutes ses craintes cessaient, quand il lui offrait de l'accompagner.

Lady Ormsby désirant détourner la conversation dit : « Je ne crois pas que vous trouviez ici beaucoup de personnes de votre connaissance. La fuite annuelle des oiseaux de passage, qui viennent du nord, n'a pas encore eu lieu. Mais votre arrivée contribuera plus à annoncer l'approche de la belle saison, que celle des hirondelles. Il y a ici momentanément deux nouveaux arrivans que vous trouverez chez moi, mardi : le colonel Can-

teen et Mr. Tynte. Vous devez avoir rencontré le colonel; on le cite surtout, parce qu'il vit pour manger, au lieu de manger pour vivre. C'est un homme très-redoutable dans un petit ménage comme le mien, et je ne me serais pas hasardée à le prier de venir chez moi, s'il avait pu trouver un autre pied à terre dans la ville. Au reste, il va partout et connaît tout le monde; c'est une bonne créature, il vient quand il veut, et personne ne fait attention à lui. »

— « Je suppose, repondit lady Mathilde, qu'il s'en va aussi quand il veut, et que personne ne s'en aperçoit. Car, c'est ce qui arrive ordinairement à ceux qui lui ressemblent. »

— « Son compagnon de voyage,

le révérend Mr. Tynte, a un caractère plus prononcé, dit Émilie. Vous devez avoir entendu parler de lui, comme d'un grand connaisseur, et d'un peintre amateur. L'art n'est pas pour lui une seconde nature, mais la nature un second art; la plus belle vue ne lui offrirait aucun intérêt, à moins qu'elle ne pût lui inspirer une grande composition. Je ne voudrais pas jurer que, vous-même, il ne vous vît sans admiration, à moins que, par bonheur, vous puissiez lui rappeler quelque fameux *Guide*, ou quelque célèbre *Titien*.»

— «On doit du moins alors, dit lady Mathilde, espérer de partager ses bonnes grâces, avec la couleur d'une robe.»

— « Vous verrez encore une autre personne, continua Émilie; un de nos meilleurs amis, le comte Santelmo, un malheureux Italien réfugié : maman vous apprendra ce qu'il est. Vous vous rappelez qu'elle a une vieille partialité pour les libéraux. »

— « Nous l'avons beaucoup vu, dit lady Ormsby, dans un temps où des raisons de famille nous empêchaient de sortir; et j'ai l'espérance que notre société a contribué à adoucir le triste isolement de sa situation : dans mon opinion, si sa destinée l'avait fait naître en Angleterre, ou s'il avait été membre d'un état libre, il aurait rempli l'Europe de sa renommée. Mais son sort bizarre suit celui de la malheureuse Italie, et il est ici

errant, exilé, et dépend de la protection précaire de cette petite république. D'après la manière dont Émilie s'en est référée à moi, vous me croirez peut-être partiale personnellement et politiquement. Mais je ne suis pas à un âge où la louange puisse être suspecte. »

Mathilde n'avait pas tiré une semblable conclusion de ce qui s'était passé. Au contraire, il y a une espèce de franc-maçonnerie, parmi les femmes, qui leur donne la faculté de découvrir les sentimens les unes des autres, par des signes qui, pour nous, seraient imperceptibles ; et il y avait quelque chose dans la physionomie d'Emilie, pendant que lady Ormsby louait le comte Santelmo, qui fit soup-

çonner à Mathilde qu'au moins, dans cette occasion, elle avait hérité de la partialité de sa mère pour *un libéral*. Cette opinion fut encore confirmée, quand Émilie continua ainsi : « Ce qu'il y a de très-extraordinaire, Mathilde, et ce qui prouve que la ressemblance peut exister, indépendamment de la parenté et des relations de famille, c'est que je trouve, dans la physionomie du comte Santelmo, quelque chose qui me fait penser à vous. Tenez, à présent, votre sourire est tout-à-fait semblable au sien ; et, l'autre jour, lorsqu'il nous lisait tout haut *Alfieri*, il y avait, dans sa voix, des accens qui rappelaient souvent à mon souvenir et vous et votre auteur favori, Shakspeare ; cepen-

dant, vous n'avez pas l'habitude de déclamer aussi haut qu'il le fait quelquefois.»

Mathilde se disposait à répondre à son amie, lorsqu'elle fut interrompue par le retour de sir James. Sa présentation à lady Ormsby et à miss Arlingford se fit dans toutes les formes, et Mathilde le vit, non sans quelque terreur, préparer un discours qu'il prononça enfin, dans lequel il les priait d'être convaincues de tout le plaisir que lady Mathilde et lui-même avaient trouvé dans la société de lord Ormsby, à Londres.

Lady Ormsby et Émilie parurent toutes deux un peu surprises de cette déclaration; et Mathilde, sentant qu'il était nécessaire de s'expliquer

davantage à ce sujet, rougit un peu en dépit d'elle-même, lorsqu'elle ajouta avec précipitation, quoique sans changer de ton : « qu'elle avait vu, une seule fois, lord Ormsby à dîner chez lord Eatington. »

C'était une grande épreuve pour Mathilde, d'être ainsi obligée, pour la première fois, de parler de lui avec indifférence devant ceux qui savaient si bien à quel degré d'intimité ils avaient été ensemble. Mais telle est la magie attachée à certains noms, que celui de lord Ormsby sortit de ses lèvres avec la même facilité que celui d'un étranger; tandis que le nom d'Auguste, ou même celui de Mr. Arlingford lui aurait été arraché avec peine.

*

On détourna tout à coup ce sujet de conversation, et grâce à sir James, il ne fut bientôt plus question que de lieux communs. Ils découvrirent, entr'autre chose, « que les eaux du Rhône étaient bleues, que l'été avait été humide, et que la bijouterie de Genève était bon marché, mais ne valait rien. » Ces points importans étant discutés et approuvés, ils se séparèrent, après que sir James eut confirmé la promesse, que Mathilde avait déjà faite, de venir dîner, le mardi suivant, à la villa de lady Ormsby.

CHAPITRE V.

La société, qui avait été invitée à dîner chez lady Ormsby, s'y rendit au jour indiqué. Mathilde fut très-frappée des manières et de la physionomie du comte Santelmo, quoique la présence de tant d'étrangers, et l'embarras de s'exprimer dans une langue qui n'était pas la sienne, l'empêchassent de prendre beaucoup de part à la conversation générale.

Le colonel Canteen, comme on pouvait s'y attendre, d'après ce que lady Ormsby avait raconté de lui, ne s'abaissa pas jusqu'à fixer son attention sur la partie intellectuelle de la réunion; mais s'il considéra la table comme *sa pièce de résistance*, il raconta néanmoins, par-ci par-là, de petites histoires familières, dont il faisait toujours une ample provision. Il fit circuler l'annonce de plusieurs nouveaux mariages, connus depuis peu, et qui prêtaient à une discussion générale. Il informa sir James qu'il tenait de bonne source qu'il n'y avait maintenant aucune chance pour la dissolution prochaine du parlement, et dit à lady Ormsby que son fils était revenu d'Ormsby-Castle à la

ville, ce qu'elle savait très-bien auparavant.

Pendant ce temps, Mathilde s'amusait beaucoup de son voisin, Mr. Tynte, dont les singularités étaient celles d'un esprit bien cultivé. Elle l'attaqua gaiement sur la préférence qu'il accordait à l'art sur la nature, et il défendit sa manie avec beaucoup de bonne humeur, et avec un enthousiasme moitié réel, moitié factice, qui était fort divertissant.

« Je ne suis pas obligé, dit-il, de borner mon admiration aux limites étroites des choses dont la vérité est reconnue; d'avouer que le coucher du soleil est brillant, ou que des prairies bien vertes ont de la fraîcheur. L'œil d'un peintre peut trou-

ver de l'intérêt dans les traits ridés d'un vieux bourguemestre, ou du caractère dans un groupe de paysans ivres. Il n'y a pas d'instrument, à quelqu'usage servile qu'on l'emploie, qui ne puisse, entre nos mains et à travers le prestige des couleurs, nous procurer les moyens de faire éprouver aux autres les jouissances les plus délicates du goût. Maintenant, ajouta-t-il, en soulevant un flacon de vin de Bordeaux, je ne désirerais pas avoir, sur ma palette, une plus belle couleur que celle-ci. »

Le colonel, qui était placé de l'autre côté de la table, et qui partageait sous ce dernier rapport le goût du peintre, était agréablement surpris

quele vin d'une veuve fût si bon, et l'interrompit, en s'écriant : « Oui, il est très-agréable pour le *palais* (*); je le trouve, en vérité, comme il a une belle couleur ! »

— « C'était ce que j'admirais, dit Tynte, en y réunissant quelques-unes de ces autres bouteilles, quelle belle composition on ferait ! »

— « Ah! quelle horreur! une composition ! interrompit le colonel. Un vin composé! mais son plus grand mérite est d'être naturel. »

(*) *Palate* qui veut dire palais, et *Palete* qui veut dire Palette, se prononcent de même en anglais : ce qui est cause de la méprise du colonel. Ce jeu de mots ne peut avoir aucun sel en français.

(*Note du Traducteur.*)

— « Mon cher colonel, répliqua l'autre, vous n'en êtes pas à apprendre, maintenant, que nos goûts sont différens. »

— « Non, en vérité, dit le colonel, qui s'aperçut de sa méprise; je préfère un beau morceau de bois d'acajou vernis, au paneau le mieux peint; et la pureté virginale d'une robe blanche, à la beauté éclatante d'un canevas revêtu des plus riches couleurs. »

— « Mais, reprit Tynte, en s'adressant encore à Mathilde, dans cette vie passagère, nous devons attacher beaucoup d'importance à la durée de nos plaisirs. Il ne serait pas galant de dire que la beauté la plus parfaite peut diminuer; mais vous

conviendrez avec moi que le plus beau coucher du soleil de la nature est bientôt remplacé par l'obscurité, tandis que mon Claude Lorrain brille à la clarté des lampes, et ne perd rien de sa chaleur pendant l'hiver; j'ai pour moi une bien grande autorité dans un pays où le souverain a une galerie, au lieu d'un sérail rempli de beautés. »

— « Je suis convaincue, dit Mathilde, que vous auriez éprouvé une très-grande contrariété, si vous aviez vu la statue d'Hermione s'animer, et que vous trouvez que ces mots devraient être prononcés avec l'accent du désespoir :

« Ne voyez-vous pas qu'elle respire, et que c'est véritablement du

sang qui rougit ses lèvres?... (*) »

Le colonel, qui commençait à se fatiguer de cette discussion prolongée sur un sujet peu intéressant pour lui, et qui désirait resserrer la conversation dans les limites ordinaires d'une petite causerie de table, dit à lady Ormsby : « Je crois que notre ami Auguste a été accusé, pendant quelque temps, d'avoir réuni le goût des beaux-arts et celui des belles femmes; on dit que son admiration pour une froide statue de marbre s'est changée en une passion plus ardente pour le charmant modèle qui l'avait inspirée; enfin on a cru que la *Venere*

(*) Would you not deem it breathed,
And that those lip did verily bear blood?

vincitrice lui avait tellement tourné la tête, qu'il avait oublié l'Angleterre et tous ses habitans.»

C'était un sujet que lady Ormsby ne pouvait jamais entendre entamer de sang-froid; quoiqu'elle sût bien que tout cela était de pure invention, elle répondit donc avec une chaleur qui ne lui était pas ordinaire, «que ce rapport n'avait aucun fondement; que c'était l'histoire scandaleuse la plus fausse que la méchanceté eût jamais inventée, ou que la folie eût jamais répandue. Pauvre Auguste!» ajouta-t-elle, «j'ai su, par les lettres qu'il m'a écrites alors, qu'il n'avait rien oublié en Angleterre. Il aurait mieux valu pour lui qu'il en eût été autrement!»

En achevant ces derniers mots, qu'elle prononça d'un ton très-ému, ses yeux rencontrèrent involontairement ceux de Mathilde, et toutes deux lurent, dans l'expression involontaire de leurs regards, ce que chacune d'elle aurait désiré cacher. Lady Ormsby était mécontente d'avoir laissé apercevoir une chose qui paraissait être un reproche pour sa jeune amie; car même, si elle l'avait mérité, son tact et son bon goût lui disaient que ce ne devait jamais être à elle à en parler. Elle ne savait donc comment détourner la conversation, et réparer ce tort involontaire; aussitôt le dîner fini, elle donna le signal pour quitter la table.

Mais quelle nouvelle lumière était

venue tout à coup éclairer Mathilde! Auguste Arlingford, cet homme si universellement admiré, qui faisait la conquête de tout le monde, pensait toujours à elle, et souffrait péniblement de son inexplicable inconstance! C'était une image qui ne s'était jamais présentée à son esprit, comme possible; cependant tout cela semblait renfermé dans les paroles de lady Ormsby, et confirmé plus encore par l'embarras qu'elle avait montré et l'expression triste de sa physionomie, lorsque leurs yeux s'étaient rencontrés.

Ses premières sensations en faisant cette découverte (et elle n'eut le temps d'y réfléchir que pendant une promenade de quelques minutes sur

la pelouse), ne furent pas bien positives : elle éprouvait quelque chose de doux et qui touchait son cœur. Mais elle s'apercevait, en même temps, qu'il lui était maintenant plus nécessaire que jamais d'éviter de rencontrer Auguste.

En retournant chez elle, Mathilde réfléchit à la société qu'elle venait de quitter, et qui lui laissait des souvenirs si agréables. Ce n'est pas qu'elle eût aucune raison de tirer vanité de cette réunion pour son propre compte: car, elle n'avait pas eu l'occasion de briller; mais, pour la première fois, depuis bien long-temps, elle sentait qu'elle venait de voir des personnes dont les manières lui plaisaient, et dont l'esprit était en rapport avec le

sien ; peut-être dois-je avouer aussi qu'il se mêlait à ses souvenirs un sentiment qui augmentait pour elle le plaisir de cette réunion, car les regards et les paroles de lady Ormsby lui prouvaient qu'Auguste ne l'avait jamais vue avec indifférence. Elle chercha en vain à se distraire de la satisfaction involontaire qu'elle trouvait à se rappeler tout cela. « Dois-je donc me réjouir de cette certitude? pensait-elle. Si mon lot, dans la vie, n'a pas été entièrement de mon propre choix, au moins j'en suis seule responsable. Si le lien auquel je me suis condamnée moi-même me pèse, à présent qu'il est trop tard, dois-je trouver quelque consolation, en sachant que, sans la décision que j'ai

prise, tout se serait passé suivant les premiers désirs de mon cœur. Si, en dépit de moi-même, je me suis quelquefois laissée aller à des regrets inutiles, ne dois-je pas regretter d'avoir appris qu'ils sont partagés par quelqu'un qui mériterait un meilleur sort.»

Elle tâcha de se persuader qu'en raisonnant ainsi, et en cherchant à juger sa position de sang-froid, elle était parvenue à calmer ses regrets. Elle se tourna donc vers sir James, et essaya, en redoublant d'efforts pour lui être agréable et pour lui plaire, de le disposer à penser favorablement de la société qu'ils venaient de quitter.

Mais cette tâche n'était pas facile.

Sir James ne se trouvait pas du tout porté à penser favorablement d'aucune des personnes de cette réunion. Le fait est qu'il était toujours plus à l'aise dans les sociétés où le mérite se mesurait plutôt d'après la pesanteur de la bourse, que d'après l'étendue de l'esprit : aucun de ceux qu'il avait rencontrés ce jour-là n'était du genre auquel il accordait la préférence. Mr. Tynte était beaucoup trop *comme il faut*, pour penser à quelque chose d'aussi matériel que des schellings, des livres et des sous : certainement, si une belle collection de tableaux avait été mise à l'enchère, il aurait pu envier le pouvoir illimité qu'avait sir James d'échanger du papier écrit pour un canevas peint; mais tel qu'il

était, il se contentait de le plaindre et de le mépriser, comme un homme sans aucun goût.

Le colonel Canteen ne faisait cas que de cette partie des revenus annuels, qui consiste en fournitures journalières, et aurait estimé un homme plutôt d'après le mémoire de son boucher et de son boulanger, que d'après le livre de son banquier.

A la vérité, sir James avait essayé, deux ou trois fois, de montrer ce qu'il valait à ses deux hôtesses, en amenant la conversation sur des sujets qui pouvaient le mettre à son avantage, c'est-à-dire, en parlant d'argent, de spéculations, d'objets de luxe vulgaire; mais ces essais avaient beaucoup excité la gaieté d'Émilie:

Mathilde s'en était aperçue, malgré les efforts de son amie pour le cacher, et, bien que mortifiée, elle ne pouvait s'empêcher de s'avouer à elle-même (tant ce ridicule était frappant), que, dans toute autre circonstance, elle aurait fait comme Émilie.

Ce qui distingue particulièrement la société en pays étranger, c'est qu'elle est tout-à-fait indépendante de l'influence de la richesse. Dans cette cotterie d'Anglais, qui, semblable à la tribu des Bohémiennes, est gouvernée, dans toutes ses courses errantes, d'après des règles qu'elle se fait à elle-même, et se mêle aussi peu que possible avec les naturels du pays, l'autorité suprême est plus souvent qu'ailleurs un objet de contestation. Ce

gouvernement consiste peut-être en une aristocratie prise dans le meilleur sens de ce mot. Un homme, qui n'a pour lui que ses richesses, perd beaucoup de ses avantages lorsque, laissant derrière lui tous ses protecteurs et tous ses moyens de succès, il se met au niveau du voyageur sans fortune.

Sir James commençait à éprouver cet inconvénient; il fut donc mécontent de la société de Genève, et saisit avec joie une occasion qui lui fut offerte, le jour suivant, de faire une courte absence pour aller voir Chamouni, excursion qu'il aima mieux que Mathilde n'entreprît pas avec lui.

CHAPITRE VI.

La matinée du jour où sir James quitta Genève pour se rendre à Chamouni, fut la plus belle de l'été. L'éclat du soleil à Genève, comme le sourire qui vient animer le visage d'une beauté sévère, est doublement apprécié pour sa rareté et la magnificence de l'aspect qu'il éclaire, et parce qu'il lui donne la seule perfection qui lui manque ordinairement.

La beauté de cette journée avait engagé lady Ormsby et Émilie à accompagner le comte Santelmo sur le lac, immédiatement après le déjeûner. Il n'était pas encore midi, lorsqu'une voiture de voyage anglaise, couverte de poussière, se détourna de la grande route et se dirigea vers la maison de campagne située au bord du lac; un beau jeune homme, dont la tête était couverte d'une casquette, s'avança plusieurs fois en dehors de la portière, pour prendre des informations, et les postillons finirent par s'arrêter à la porte de lady Ormsby. Le voyageur s'élança aussitôt hors de la voiture; il était déjà parvenu jusqu'à l'antichambre, quand il rencontra Wilson, le vieux

maître d'hôtel, qui, après avoir regardé long-temps d'un air étonné, lui dit enfin : « Milord, c'est donc vous ! Qui aurait pu croire que vous vinssiez ici nous surprendre par ce petit impromptu, car c'en est bien un. » Il faut savoir que Wilson, pendant son séjour en pays étranger, avait appris à parler sa langue d'une manière plus recherchée qu'auparavant; puis, changeant de ton, il ajouta : « Mais j'espère qu'il ne vous est rien arrivé de fâcheux !»

« Non, rien du tout, Wilson, répondit lord Ormsby; seulement je suis venu plus tôt que je ne comptais, voilà tout. Mais, où est ma mère? »

« Sa Seigneurie vient, je crois, de partir pour faire une petite prome-

nade ; mais, si vous voulez attendre ici, je vais aller la chercher moi-même. » Lord Ormsby consentit à cette proposition, car il ne désirait pas revoir, pour la première fois, sa famille au milieu d'une promenade publique ; et c'était ainsi qu'il interprétait le récit de Wilson. Il resta donc seul dans le petit salon qui ouvrait sur la salle d'étude.

« Quelle heureuse vie on mène ici, pensa-t-il en admirant d'abord la pièce elle-même, et ensuite tous les petits objets d'agrémens dont sa maîtresse actuelle l'avait ornée ! Aucun d'eux n'est inutile, j'en suis sûr, continua-t-il, pendant qu'il examinait successivement plusieurs meubles élégans ; il aperçut ensuite un piano, et

resta pétrifié d'étonnement en reconnaissant ces mots : *Mathilde Delaval,* tracés par une main qui lui était bien connue, sur la première feuille de son air favori : *Ombra adorata aspetta.*»

Il n'avait pas oublié qu'un soir, à Ormsby-Castle, elle avait écrit son nom sur ce papier, et qu'Auguste l'avait plaisantée sur ce qu'elle croyait nécessaire de s'approprier ainsi un air que personne n'oserait sûrement jamais chanter après elle. Était-il possible qu'elle fût si près de lui? Etait-il possible, que dans le lieu même où il se trouvait, elle eût, peu de temps auparavant, fait les délices de sa propre famille par ces accens qu'il n'avait jamais entendus

sans ravissement? Non, il se persuadait à lui-même que tout cela n'était qu'une vaine illusion, créée par une imagination trop vive; qu'il était bien plus probable que cette musique, comme les petits souvenirs qu'il avait retrouvés à Ormsby-Castle, y était restée, et que sa sœur la chantait maintenant.

Il était parvenu à se convaincre de la vraisemblance de cette conjecture, lorsqu'il aperçut par hasard, sur une autre table, un livre d'esquisses : un crayon qui lui était bien connu se trouvait posé entre les feuilles d'un dessin qui représentait une vue à moitié finie, prise de la fenêtre de l'appartement où il se trouvait alors. Il ne pouvait plus y

avoir de doute; Mathilde posait toujours son crayon dans ce livre. C'était, en apparence, une circonstance bien légère, et que les souvenirs d'un amant pouvaient seuls faire trouver décisive : mais la vue du lac parlait d'elle-même; il porta le dessin près de la fenêtre, et, le dévorant des yeux, il s'écria : Plus de doute! elle est maintenant à Genève!

Il ne pouvait s'expliquer pourquoi il n'était pas plus surpris de ce qu'il venait d'apprendre. Il ne s'était jamais avoué à lui-même que la possibilité de rencontrer Mathilde eût contribué, le moins du monde, à le déterminer à cette expédition en pays étranger. Il était si naturel qu'il désirât voir sa mère et sa sœur, que

cette raison seule pouvait paraître satisfaisante aux personnes les plus scrupuleuses, et les plus sévères dans l'examen des motifs de leurs actions.

Tandis qu'il considérait encore l'esquisse qu'il tenait à sa main, il fut tiré de sa rêverie par un petit coup frappé à une fenêtre qui donnait dans le jardin, et qui conduisait dans le salon en passant par la salle d'étude. Se retournant aussitôt, il aperçut une taille élégante, et vit une femme qui ouvrait la porte vitrée. Presque au même instant une voix, dont il n'avait pu oublier les accens, s'écria : Ma chère Émilie, sir James est allé à Chamouni, et je puis rester avec vous; Mathilde parut alors devant

lui, et resta muette d'étonnement.

Dans ce moment, ils n'éprouvaient, tous deux, que les sentimens les plus purs ; mais il leur aurait été aussi impossible de suivre les lois sévères de la prudence, qu'aux élans du génie de se soumettre aux règles de l'art.

Le mot Auguste s'échappa de ses lèvres d'un ton qui pénétra jusqu'au fond du cœur d'Ormsby, et lui fit oublier toutes les choses présentes et passées, excepté les charmes de cet heureux temps, où ce nom était prononcé par elle avec tant de familiarité. Elle aussi s'était oubliée un moment, lorsque cette exclamation était sortie de ses lèvres ; mais cet oubli ne dura pas long-temps. Depuis son

mariage, elle s'était tellement accoutumée à cacher ses sentimens, elle était si constamment obligée de se contraindre, qu'un seul effort lui suffit pour retrouver l'apparence de la tranquillité. Ce n'est pas que son impression fût passagère et n'eût pas laissé de traces dans son cœur; ce n'est pas qu'en la dissimulant, elle ne la conservât plus. Mais, semblable à un roc qui, se précipitant dans un lac tranquille, ne produit d'abord d'agitation que sur la surface, puis s'enfonce de plus en plus et s'ensevelit à jamais dans le sein des eaux qui reprennent alors extérieurement leur cours paisible, Mathilde sut cacher toute l'émotion qu'elle éprouvait, en revoyant celui

qui devait avoir tant d'influence sur sa destinée future.

Affectant donc un air fort calme, elle commença à questionner lord Ormsby sur son arrivée inattendue; mais les sentimens de celui-ci étaient moins faciles à gouverner, car ils venaient d'être excités non seulement par l'exclamation de Mathilde, mais encore par l'expression fugitive de son charmant visage, sur lequel se peignait la plus touchante sensibilité. Il s'était cru transporté, pour un moment, dans un meilleur monde que le nôtre. C'est en vain qu'il essayait de reprendre un sujet ordinaire de conversation, de lui dire pourquoi il était là, de lui faire un compliment banal sur ce

qu'il la trouvait dans ces lieux, de lui adresser les louanges d'usage sur le dessin qu'il tenait encore dans sa main. A la fin, il s'écria : « Non, c'est impossible, je peux dans la solitude former des résolutions ; au milieu de la foule, je peux les suivre; mais, en vous revoyant ainsi, je ne peux être que... moi-même! Pardonnez-moi ce langage, pardonnez-moi de troubler ainsi involontairement votre tranquillité; plaignez-moi et oubliez-moi! » Puis, pressant sa main, et la portant à ses lèvres, il s'enfuit dans le jardin.

La scène qui venait d'avoir lieu lui avait laissé une si profonde émotion, avait réveillé dans son cœur un intérêt si inattendu ; tout cela

s'était passé si vite, et s'était terminé si brusquement, que Mathilde, après avoir, presque sans s'en douter, repris le chemin de sa voiture, et y être montée, crut qu'elle venait de se réveiller après un songe confus ; lorsque son domestique lui demanda ses ordres, elle se hâta de répondre : chez moi! chez moi! et, s'enfonçant dans sa voiture, tout ce qui venait de se passer se représenta à son esprit. Elle éprouva une agitation pénible ; et ses sentimens, long-temps contenus, se firent sentir avec une nouvelle violence.

Etant arrivée à son hôtel sans avoir rencontré personne, elle fut obligée d'entreprendre la tâche difficile, mais indispensable, de changer ses pre-

miers arrangemens pour la journée. Elle avait l'intention d'aller dîner chez lady Ormsby; elle y avait même envoyé sa femme de chambre, avec tout ce qu'il fallait pour sa toilette. Elle savait bien qu'elle serait souvent obligée de rencontrer lord Ormsby, comme une simple connaissance, mais elle aurait toujours pensé qu'il serait déplacé, peut-être même inconvenant pour elle, de faire partie d'une réunion de famille, où il se trouvait pendant l'absence de sir James; et après les événemens de la matinée, elle sentait que c'était impossible. Elle était donc assez embarrassée de donner quelque prétexte plausible à son absence, puisqu'elle ne pouvait en dire la véritable raison.

Enfin elle envoya un billet d'excuse à lady Ormsby pour lui apprendre que sir James l'avait engagée à passer la journée avec sa sœur mistriss Hobson; elle fit bien plus, elle se détermina courageusement à rendre son excuse véritable, se punissant alors elle-même d'une manière positive, comme elle s'était déjà punie négativement par son refus.

Il n'y a que ceux qui ont éprouvé à quel point le bavardage des gens vulgaires est insupportable aux personnes dont l'esprit est abattu et le cœur oppressé, qui puissent connaître toute l'étendue et tout le mérite de la punition qu'elle s'était ainsi infligée à elle-même.

CHAPITRE VII.

Le lendemain matin Mathilde fut surprise par la visite du colonel Canteen, qui vint la voir beaucoup plus tôt qu'à l'ordinaire : il lui parla d'abord de choses bannales, qui sont ordinairement le sujet de la conversation dans les visites du matin ; mais il lui parut bientôt tourmenté du besoin de lui raconter une histoire, à laquelle il attachait une grande importance. Enfin il commença ainsi : « Je crois

que vous étiez présente l'autre jour, quand lady Ormsby m'attaqua si violemment pour mon allusion à l'attachement qu'avait eu son fils en Italie. Eh bien! savez-vous que tout cela est parfaitement vrai; elle conviendra elle-même que mon assertion est maintenant confirmée d'une manière satisfaisante; il est venu ici, et il est reparti. » — « Reparti! dit Mathilde qui n'avait été frappée que de ce dernier mot. » — « Oui, il est reparti; » — « mais je croyais que vous seriez d'abord étonnée d'apprendre qu'il était venu, car vous savez qu'on ne l'attendait pas : il est très-fâcheux que vous l'ayez manqué hier. Quoique, pour dire la vérité, il ne fût pas tout à fait comme à son ordinaire; mais comment avez-

vous pu vous sacrifier ainsi à ces Hobson?»

La réponse que Mathilde fit à cette question, fut interrompue par l'arrivée de lady Ormsby et d'Émilie. Elle vit à l'instant, d'après l'expression de leurs physionomies, qu'elles étaient toutes deux fort abattues. Elles auraient probablement trouvé quelque difficulté à entamer le sujet qui les occupait uniquement, si le colonel, qui était tout à fait dans l'erreur, comme le lecteur a pu s'en apercevoir, n'avait pas été assez fier de son prétendu triomphe, pour commencer ainsi presque aussitôt. « Eh bien! lady Ormsby, vous voyez que j'avais raison. L'oiseau s'est envolé, et a été retrouver sa première

cage. Je vous aidit qu'aussi long-temps que le Simplon serait ouvert, nous n'aurions aucune chance pour le retenir.»

Lady Ormsby connaissait depuis trop long-temps le colonel Canteen et ses bizarreries, pour s'offenser sérieusement d'une liberté qui ne prenait sa source que dans son désir de paraître au fait de tous les petits caquetages de société. Elle lui répondit donc simplement : « Il est vrai que j'ai été très-surprise du départ soudain d'Ormsby ; il n'a voulu m'en donner aucune raison satisfaisante. Il paraît que c'est un sujet sur lequel il n'aime pas beaucoup à être interrogé. Marshall, son domestique, a dit à mes gens qu'il avait l'intention de rester très-long-

temps en Italie. » — « Eh bien ! dit le colonel, je ne suppose pas qu'il en soit encore au point de faire, comme don Juan, un confident de son Leporello. Le seul moyen de résoudre la difficulté est de croire ce que je viens de vous dire. C'est qu'il y a pour lui, dans ce pays-là, un aimant plus susceptible de l'attirer que dans aucun autre. D'ailleurs, si sa première intention avait été de rester plus longtemps, qui aurait pu l'en empêcher? il n'a vu, pendant son séjour ici, que moi et le comte Santelmo, avec qui il a dîné hier: je voudrais savoir lequel de nous deux l'a fait fuir ?

Mathilde, pendant cette conversation, eut l'air plus occupée que jamais de son ouvrage ; mais elle jeta

à la dérobée un regard sur lady Ormsby, et fut soulagée, en n'apercevant sur sa physionomie aucun signe de soupçon. Au contraire, la bonne dame dit presque aussitôt : « Il n'avait pas du tout l'air de se bien porter : si vous l'aviez vu, Mathilde, vous l'auriez trouvé horriblement changé. »

Il était évident, d'après ces paroles, qu'Ormsby n'avait pas parlé à sa famille de sa rencontre du matin ; et il n'était pas étonnant qu'elle n'en eût rien appris d'une autre manière, puisque Mathilde était entrée par la porte du jardin, et que les domestiques étaient tous occupés à chercher leur maîtresse pour l'informer de l'arrivée de son fils ; mais en apprenant

de lady Ormsby, elle-même, qu'elle ignorait entièrement ce qui était arrivé, Mathilde se trouva fort embarrassée de ce qu'elle devait faire. D'un côté, la franchise naturelle de son caractère lui faisait détester tout ce qui pouvait ressembler à un détour ; de l'autre, il paraissait évident qu'Ormsby avait désiré que sa mère et sa sœur, ne connussent pas l'influence qu'elle conservait sur ses actions; et ne devait-elle pas avoir quelqu'égard pour ses sentimens, en leur laissant ignorer une circonstance si flatteuse pour sa propre vanité ?

Ces deux sentimens différens auraient pu se contre-balancer assez, pour la laisser en doute sur le parti qu'elle devait prendre, si la présence

du colonel Canteen n'avait pas terminé cette incertitude, et ne l'avait pas décidée à garder le silence sur ce sujet. Car elle savait qu'entre ses mains, un tel aveu deviendrait la source d'une foule de conjectures et de questions qu'elle ne désirait pas éclaircir.

Émilie qui avait été chercher quelque chose, à l'autre bout de la chambre, détourna alors la conversation, en disant : « Mathilde, j'ai eu besoin de votre livre d'esquisses ce matin, parce que je voulais m'occuper à copier cette dernière vue, après le départ du pauvre Auguste ; mais je n'ai pu le trouver au salon, et je ne le vois pas non plus ici. »

Mathilde se rappelait bien dans

quelles mains elle l'avait laissé; mais ayant caché son entrevue, elle était obligée de garder aussi le silence sur cet incident. Elle répondit donc seulement : « C'est chez vous que je l'ai vu pour la dernière fois. »

Quand Mathilde se retrouva seule, elle ne put s'empêcher de se sentir mécontente d'elle-même d'avoir dissimulé ainsi son entrevue avec lord Ormsby. Il est vrai que ses motifs pour agir ainsi, avaient été très-innocens, et ne lui avaient été inspirés que par le désir de ménager les sentimens de celui pour lequel elle aurait voulu faire tous les sacrifices qui dépendaient d'elle, mais à qui elle avait été condamnée à ne causer que des chagrins.

Une âme sincère et ingénue éprouve presque autant de répugnance, quand elle est forcée à cacher une partie de la vérité à ceux qui ont de justes droits à sa confiance, que lorsqu'elle la déguise volontairement à une personne indifférente. Le projet de dissimuler un fait, obligeant nécessairement à nier la vérité, donne souvent autant d'embarras et de peine par ses conséquences, quand on n'est pas accoutumé à tromper, qu'on en aurait à soutenir une chose de pure invention.

Le plus grand inconvénient qui résulta de cette petite dissimulation dans le cas dont nous parlons, c'est qu'elle accoutuma, pour la première

fois, Mathilde à joindre l'idée d'un détour à l'image de lord Ormsby; qu'elle prêta, pour la première fois, le charme d'un plaisir défendu à ses souvenirs du passé, qui jusque-là, loin d'avoir rien de coupable, avaient été aussi innocens que douloureux.

CHAPITRE VIII.

Sir James, à son retour de Chamouni, regretta vivement de n'avoir pas vu lord Ormsby, et fit connaître sa résolution de saisir la première occasion de le connaître davantage : sans doute on ne peut soupçonner que son seul but fut de faire quelque chose de désagréable à Mathilde, et nous lui devons la justice de dire la véritable cause de son empressement à ce

sujet. Il s'intéressait beaucoup à l'exécution d'un plan projeté pour faire passer la grande route à travers sa terre de Delaval-Park; il espérait que sa propriété serait ainsi un jour presque doublée. Pour en faciliter l'exécution, l'assentiment de lord Ormsby, son plus proche voisin, était nécessaire; et, supposant aux autres des sentimens aussi peu élevés que les siens, il pensait que ses politesses et ses attentions le lui rendraient favorable, et qu'il lui serait plus facile d'obtenir son consentement.

Peu de jours après, la petite société du bord du Lac reprit ses habitudes douces et journalières, que la présence passagère de lord Ormsby

avait un peu changées, mais pas positivement interrompues.

Je ne crois pas nécessaire de dire que le livre d'esquisses ne fut jamais retrouvé, et que la cause de l'arrivée soudaine de notre héros, et de son départ presqu'aussi précipité, continua à rester une énigme pour tout le monde, excepté pour Mathilde.

La confiance du colonel Canteen en sa propre pénétration se trouva un peu ébranlée, lorsqu'il sut, de plusieurs de ses nombreux correspondans à Rome, que lord Ormsby ne comptait pas s'établir dans cette ville.

Mathilde sentait augmenter, chaque jour, son intérêt pour le sort du jeune comte Santelmo ; et à mesure qu'une

*

plus grande intimité avec lui lui faisait mieux connaître son caractère ; elle plaignait davantage ses chagrins, et se sentait même disposée à partager l'enthousiasme avec lequel il semblait se dévouer à la cause de la liberté. Cependant elle avait été étonnée, depuis quelque temps, de voir qu'il paraissait rechercher sa société de préférence à celle d'Émilie ; mais cette conduite lui fut expliquée, dans une des nombreuses conversations qu'elle eut avec lui, d'une manière dont son amie n'aurait pu être blessée, quoiqu'elle fût faite pour l'affliger. « J'ignorais entièrement quel peut être le charme de la société des femmes, dit le comte Santelmo, avant d'avoir habité cette mai-

son, qui, dans mon infortune, m'a procuré un bonheur si inattendu ; car je ne puis m'empêcher de me féliciter de cette intimité, bien qu'elle ait fait naître dans mon cœur, je ne dirai pas des espérances, mais des désirs qui ne pourront jamais être réalisés ; ma vie étant flétrie, n'ayant plus d'avenir, me trouvant abandonné et isolé dans le monde, il eût été de mon devoir de fuir la tentation, d'éviter à tout prix que la pitié, qu'on veut bien accorder à mes malheurs, puisse jamais altérer la félicité de ceux dont l'âme compâtissante a la générosité de les plaindre.»

« Vous ne vous estimez pas ce que vous valez, dit Mathilde ; loin que votre sort doive vous rendre

misanthrope, je n'ai jamais connu personne qui me parût plus fait pour remplir les devoirs de la vie privée! »

« Vous ne m'avez vu jusqu'à présent, dit Santelmo, qu'entraîné par des sentimens auxquels je ne pouvais résister; mais ma passion dominante est toujours l'amour de la patrie; mon sort est uni irrévocablement à la destinée de mon malheureux pays. Comment donc pourrais-je penser à former des liens domestiques durables? comment pourrais-je aspirer à devenir un chef de famille? comment entreprendrais-je de remplir les devoirs d'époux et de père, lorsque je ne pourrais offrir qu'une proscription éternelle pour contrat de mariage, qu'une prison

pour douaire, que l'esclavage pour succession ? »

« Mais pourquoi, dit Mathilde, n'envisagez-vous ainsi que le plus triste côté de la question? L'esprit du siècle combat maintenant en votre faveur; vos désirs sont ceux des hommes estimables et indépendans de tous les pays, et l'Italie est encore destinée à voir de longs jours de bonheur et de liberté ! »

« Je ne vous dissimulerai pas que cet espoir secret me fait seul supporter une existence qui, sans lui, me paraîtrait insupportable. Cependant il n'y a que ceux qui ont, comme moi, livré leur âme tout entière à l'espérance de cet avenir, qui puissent juger combien il est

encore éloigné, combien d'obstacles peuvent se réunir pour le retarder presqu'indéfiniment! Mais je m'aperçois que je vous parle beaucoup trop long-temps politique, dit-il, en s'arrêtant tout à coup.

« Oh non! reprit Mathilde, continuez, je vous en prie. Depuis mon enfance, je me suis toujours sentie intéressée en faveur de l'Italie et de tout ce qui tient à ce pays, à un point dont je ne puis me rendre compte à moi-même. » Santelmo, se trouvant ainsi encouragé, commença à entrer dans plus de détails qu'il ne l'avait encore fait sur son avenir et celui de son pays. Son récit était arrêté, de temps en temps, par les questions et les observations que

l'esprit fin et cultivé de Mathilde lui inspirait sur un sujet qui la touchait si vivement.

Mais, ne voulant pas interrompre les réflexions de Santelmo, je les rapporterai de suite, en priant le lecteur de se rappeler que ce sont les opinions d'un italien enthousiaste qui ne pouvait parler de sang-froid de sa patrie.

« La belle Italie, dit-il, n'a jamais peut-être aussi complètement obtenu l'affection exclusive d'aucun de ses enfans, car j'ai été privé des soins d'une véritable mère. Elevé, dans ma première enfance, près du palais de mon grand père, le doux climat et la charmante nature de l'Italie me tinrent lieu des parens que j'avais

perdus : son brillant soleil vint d'abord réjouir mon cœur ; son souffle embaumé effaça de mes joues enfantines les traces de mes larmes. A mesure que les années passaient sur ma tête, m'instruisant moi-même, je remplissais ma mémoire des récits de son ancienne grandeur, de sa brillante renommée et des inspirations de ses poëtes célèbres. Aveuglé par l'amour et la reconnaissance filiale, ne songeant qu'à sa première gloire, enivré de sa beauté sublime, j'ignorais encore la dégradation morale à laquelle elle était réduite. Se trouvant, à cette époque, sous la protection du puissant génie qui décidait alors des destinées de l'Europe, son abaissement n'était pas

marqué par des signes extérieurs d'opprobre; au contraire, elle était traitée par lui avec la considération et la bonté d'un protecteur bienveillant : il dissimulait, autant que possible, sa pénible sujétion, flattait ses petites vanités, dépensait beaucoup d'argent pour l'embellir et l'améliorer, et, ce qui était encore bien plus important pour elle, lui donnait une part dans sa gloire. Si elle avait cessé d'être respectable, elle paraissait du moins encore respectée.

Quel changement dans sa situation, lorsqu'après avoir été l'objet favorisé de tous les soins d'un tel conquérant, elle tomba dans l'esclavage vénal d'hommes avides et intéressés, fut regardée comme l'instrument de leurs

plaisirs, fut pillée, insultée, méprisée ! Je compris toute l'infamie de son état de dégradation, en la voyant souillée par la présence de barbares étrangers. Alors aussi l'Angleterre, ce pays si respecté, nous avait fait concevoir l'espérance que la disgrâce de notre patrie pourrait être effacée, et qu'elle serait encore comptée parmi les nations. Hélas! cet espoir fut vain, et l'amertume du désappointement vint encore combler son infortune.

Révolté de voir traiter avec tant d'indignité mon pays natal, ressentant ses injures avec une affection filiale, je me joignis, de bon cœur, à ceux que leurs opinions sur la liberté individuelle et sur l'indépendance nationale avaient réunis. Malheureuse-

ment des indiscrétions, excitées par des actes de tyrannie arbitraire de la part du gouvernement, firent trop presser des tentatives qui devinrent infructueuses, et contribuèrent à éloigner davantage l'espoir du succès. Mais il y a quelque consolation à penser que ni la prudence ni la discrétion n'auraient pu nous assurer une sécurité personnelle, sous un gouvernement, pour qui le simple soupçon d'entretenir en secret certaines opinions passe pour un crime véritable, et qui trouve que les principes populaires compromettent la sûreté de l'État, bien qu'on ne les applique à aucun objet politique.

Ces insurrections prématurées n'ayant pas réussi, nos amis, aussi

bien que nos ennemis, en conclurent que nous étions incapables d'obtenir des succès dans la cause de la liberté. Je pense que cette opinion a été formée trop légèrement et avec trop de sévérité, et qu'on n'a pas réfléchi à toutes les difficultés que nous avions à surmonter, et à la puissance sans bornes qu'il nous fallait combattre. Quel exemple peut-on nous offrir d'une nation dont les premiers efforts, pour obtenir la liberté, aient été couronnés du succès? N'était-ce donc rien d'avoir à lutter contre les gouvernemens arbitraires, qui, en introduisant l'ignorance dans la classe du peuple, la rend incapable d'apprécier les avantages d'un meilleur état de choses, et perpétue

ainsi les causes et les effets qui doivent, pour jamais, arrêter les progrès de la perfectibilité sociale.

Mais, dans les pays les plus favorisés, la régénération n'a pas été l'ouvrage d'un moment. L'Angleterre elle-même, qui dans la suite accrut sa renommée par le succès d'une révolution qui ne coûta pas une goutte de sang, avait eu d'abord à supporter les violences et les troubles du temps de Cromwel; et la restauration était encore retombée dans la servitude et la dégradation, jusqu'à ce qu'enfin son heure fût arrivée. La France, inconstante toujours dans les extrêmes, et avide de nouveautés, chercha d'abord avec ardeur (sans songer aux moyens par lesquels elle pouvait ar-

river à son but) la perfection imaginaire de la liberté civile.

N'est-ce rien pour nous, après avoir été dégradés individuellement comme Italiens, accusés d'assassinats, et dénoncés comme une secte unie par les sermens les plus sanguinaires, de n'avoir commis aucun outrage, de n'avoir pas répandu une goutte de sang? Nous n'avons pas conduit un Louis à la guillotine, ni un Charles à l'échafaud. Dans quel pays notre conduite sera-t-elle censurée? Sera-ce dans ce berceau du fanatisme politique, où les discours patriotiques parlaient honorablement du poignard de Sand? Par qui ce respect pour la personne du souverain sera-t-il blâmé? Sera-ce par les escla-

ves du pouvoir absolu, qui, lorsque la tyrannie devient extrême, aiment mieux assassiner l'homme que d'essayer de s'opposer à ses mesures? Peut-être la douceur excessive et la moralité de ceux qui s'intéressaient à cette révolution projetée ont-elles été cause de son peu de succès; mais c'est une erreur louable, que personne ne peut regretter. Le peuple avait cependant été suffisamment averti de ne pas placer ainsi sa confiance. Si ces hommes trompeurs et infames gémissent un jour en se rappelant leur perfidie, puisse le sang qu'ils ont répandu retomber sur leurs têtes!

Sans doute les puissans obstacles qu'on nous oppose sont bien faits

pour diminuer nos espérances, mais ne pourraient justifier notre découragement; car, à mesure que la force physique de nos ennemis devient supérieure à celles dont le passé nous avait offert l'exemple, nos facultés intellectuelles sont plus développées que jamais; et l'esprit du siècle, qui plane sur nos têtes, répand, dans toutes les parties de ce sol classique, les semences certaines d'une liberté future. Mais hélas! la génération actuelle disparaîtra peut-être avant que le fruit ne soit mûr. Engagé, comme je le suis, dans une cause dont l'issue est si douteuse, ne voyant de certain que le danger de ma situation actuelle, pourrai-je songer à former des liens domestiques? Non, jamais ma

femme ne sera condamnée au sort de l'épouse de la Gonfalonieri, de cette infortunée, qui, ayant été implorer la pitié du gouvernement, n'y trouva pas cette sympathie que les hommes doivent au malheur. Après que la condamnation de son mari eût été commuée, et qu'on lui eût épargné du moins les horreurs de la mort, on refusa à sa femme la consolation de le savoir; et lorsque, tremblant d'être venue trop tard, elle arriva désespérée, le gouvernement autrichien ajouta à ses tourmens celui d'avoir à recommencer son pénible pélérinage, sans savoir qu'elle avait réussi, peut-être pour la punir d'avoir donné une preuve si héroïque de son dévoûment conjugal.

Non, mon destin est accompli, ma fortune a été sacrifiée, ma maison abandonnée, mon cœur et mon ame sont dévoués à la cause de la liberté. Tant que je combattrai, je ne dois pas avoir d'autre pensée; si je succombe, je ne laisserai du moins personne pour me regretter.

CHAPITRE IX.

Le bonheur que Mathilde trouvait dans la société de ses amis fut bientôt interrompu par l'esprit inquiet de sir James, qui, sans avoir aucun objet particulier en vue, désirait toujours changer de place. Il ne lui venait jamais à l'idée que peut-être il se trouverait moins bien en allant ailleurs, parce qu'il ne plaisait à personne, et ne se plaisait lui-même nulle part. Cette impatience avait beaucoup

augmenté depuis le départ des Hobson, car il avait perdu cette dose journalière de flatteries et de petits soins qui lui était constamment rendue par toute cette famille. Tom Hobson pensait que Genève était un séjour fort ennuyeux; ses sœurs partageaient ses sentimens à cet égard; sa mère soupirait après quelque chose de nouveau dont elle pût parler; et bien que le vieux Hobson eût en général assez de haine pour toute espèce de mouvement, pour préférer toujours rester où il était, quelque part qu'il fût, cependant, comme nous l'avons déjà observé, son opinion sur les arrangemens de famille se manifestait plutôt par des paroles que par des actions.

Mathilde avait une double répugnance à quitter Genève, car elle redoutait autant de se séparer de lady Ormsby, que de suivre mistriss Hobson. Il fut évident, d'après la manière dont sir James annonça son projet, que toute opposition serait vaine. Elle prit donc un tendre congé de la mère et de la fille, et fit à Santelmo les plus touchans adieux; car elle avait senti redoubler son intérêt pour lui, depuis qu'elle connaissait les détails de sa triste situation; et elle voyait avec peine qu'après avoir eu l'espoir que son amie pourrait unir son sort au sien, elle était désormais obligée de séparer dans son cœur l'affection qu'elle ressentait pour tous deux.

Nos voyageurs laissèrent Genève pour se rendre à Milan par le Valais et le Simplon. Comme j'ai toujours éprouvé un véritable plaisir, toutes les fois que je quittais le Valais, je ne serais certainement pas excusable si j'y faisais rester long-temps mes lecteurs, en offensant leurs oreilles par le patois allemand et guttural, ou leurs yeux par les goîtres de ses habitans. D'ailleurs comme je n'écris pas un voyage, mais une histoire; comme je ne cherche pas à peindre le pays, mais les personnes, je ne crois pas nécessaire de m'appesantir beaucoup sur les merveilles tant vantées du Simplon, ce fruit prodigieux des efforts réunis de l'art et de l'industrie.

Le Simplon est une des nombreuses barrières par lesquelles Napoléon a arrêté les progrès des Alpes rebelles et envahissantes, et les a soumises au pouvoir immuable de leur mère-patrie. Ce fut peut-être le succès inouï avec lequel il était parvenu, dans cette occasion, à vaincre les élémens qui tous semblaient lui opposer un obstacle invincible, qui le rendit, par la suite, assez entreprenant et assez hardi pour braver les dangers les plus redoutables des régions glacées de la Russie : témérité qui lui coûta, depuis, l'empire et la vie. Ici, cependant, malgré les défaites qui suivirent ses premiers succès, sa puissance est encore reconnue ; et long-temps après que la génération, qui tour

à tour l'a flatté et outragé, aura passé; sa mémoire vivra dans des monumens gigantesques et indestructibles.

Ce n'est pas immédiatement après qu'on est descendu à Duomo d'Ossola, que l'Italie paraît avec tous ses charmes. Elle semble même, quand on l'aperçoit pour la première fois, ne pas vouloir encore les faire connaître. Ce n'est que lorsqu'on arrive au petit bourg de Baveno, sur les bords du lac Majeur, que son aspect brillant et incomparable se déploye tout entier aux regards enchantés du voyageur.

Il était tard quand les Dornton entrèrent à Baveno; et, lorsqu'après avoir laissé sir James dans l'auberge, fumant sa pipe, Mathilde se rendit

sur le balcon, la perspective qu'elle avait devant elle était adoucie et non obscurcie par les ombres d'une soirée d'été. Le voile transparent d'un clair de lune argenté ajoutait à sa beauté plutôt qu'il ne la cachait : il semblait que cet éclat, qui, quelques heures auparavant aurait pu éblouir la vue, n'eût perdu de sa vivacité que pour laisser aux autres sens une jouissance plus complète. Le plus doux zéphir ridait la surface des eaux, donnait du mouvement aux rayons de la lune, et venait ajouter aux charmes du plus délicieux jardin du monde l'*isola bella*, tandis que l'oreille était enchantée par les sons lointains d'un des airs natifs de ce berceau de la musique.

*

Mathilde restait muette d'admiration de tout ce qu'elle voyait autour d'elle, et les vers luisans de la terre semblaient rivaliser avec les étoiles du ciel pour rendre cette illumination générale plus brillante encore.

« Il est bien étonnant, pensait Mathilde, que tout ceci ne me paraisse pas nouveau, et que je conserve un souvenir vague de l'avoir vu auparavant. Souvent, je le sais, pour des choses futiles, notre imagination mobile vient nous présenter la faible image du passé ; mais que moi, dont les souvenirs d'enfance sont renfermés entre les limites étroites de Delaval Park, arrivant pour la première fois en Italie, et espérant seulement y goûter le charme inconnu pour

moi d'un pays nouveau et admirable, mon cœur se sente ainsi ému, et que je croye retrouver un ancien ami; en vérité, c'est incroyable! »

Elle continuait toujours, mais en vain, à tâcher de se rendre compte de ce sentiment inexplicable, quand elle fut tout à coup invitée à venir souper par son mari, qui, loin de rien admirer, se plaignait seulement d'avoir trop faim et trop chaud.

Le lendemain, de bonne heure, ils se trouvèrent au milieu de tout le fracas des rues bruyantes et fréquentées de Milan. Quand sir James alla chez les Hobson, il y rencontra un homme qu'il ne connaissait pas, et que les jeunes personnes regardaient comme une grande *trouvaille*. C'était

le jeune Walter Woodhead, écuyer, qui devait, dans peu de mois, atteindre l'âge requis pour hériter d'un beau domaine dans le comté palatin de Chester : on voyait en lui un des plus parfaits échantillons qu'on pût avoir des habitans de cette moderne Béotie, un jeune garçon bien gros, bien ridicule, bien ignorant, ayant une tête énorme, et qui savait tout au plus distinguer le jour de la nuit, étant du reste aussi lourd, aussi fort et aussi riche qu'aucun de ses compatriotes. Les Hobson lui avaient été présentés par son tuteur, le révérend Mr. Simperton, qui l'accompagnait dans ses voyages : celui-ci remplissait, en Angleterre, les fonctions de maître des cérémonies dans

les bals de Buxton et de Blackpool, lorsque la famille Hobson s'y était rendue de Manchester, et c'est-là qu'elle l'avait connu. Mr. Simperton voyageait maintenant avec son élève, et se trouvait alors presque le seul exemple subsistant de l'ancien système, les tuteurs et les parens ayant enfin découvert que le meilleur moyen d'apprendre à un jeune homme les choses de la vie n'est pas de le confier à un précepteur deux fois aussi vieux que lui, mais qui est loin de connaître le monde aussi bien que son élève.

Si Mr. Simperton remplissait bien tous les devoirs de son état, il ne rappelait ni par sa roideur, ni par son austérité, les manières de cette classe

passée de mode. Il ne voulait pas être attaché au cou de son pupille comme une grosse pierre, mais plutôt comme une espèce de cloche, qui pourrait sonner et tinter avec une vivacité proportionnée aux étourderies de celui qu'elle était destinée à diriger; et la masse pesante qu'il avait maintenant à faire mouvoir, semblait demander à être un peu remuée par les objets extérieurs. Mr. Simperton avait certainement plus de quarante ans; mais l'attention continuelle qu'il mettait à soigner son extérieur, pouvait contribuer à cacher ce fait la première fois qu'on le voyait.

Lorsqu'en apercevant les Dornton, il fit signe à son pupille de terminer sa visite du matin, on aurait bien pu

supposer qu'il était le plus jeune des deux, si l'habit d'une couleur grise qu'il avait substitué au vêtement noir en usage parmi les clercs, n'avait pas rappelé la nuance de ses cheveux qui commençaient à grisonner, et dont les boucles un peu mélangées de noir et de blanc, étaient cependant admirablement arrangées et tombaient négligemment sur ses épaules; il paraissait avoir mis autant d'importance au choix de l'étoffe de son habit qu'à sa coupe.

« Jugez-donc, dit mistriss Hobson à lady Mathilde, quand ces deux messieurs se furent retirés, combien mes filles ont été contentes de revoir notre ancien ami Simperton! Je ne pouvaisen croire mes yeux, quand je

l'ai retrouvé pour la première fois ramant sur le lac *Margery* (Majeur), avec une petite jaquette blanche, et un chapeau de paille qui aurait été assez grand pour faire une capote.

Il paraissait évident que les jeunes personnes regardaient comme un grand événement d'avoir vu ces deux messieurs. Cependant la pauvre miss Hobson n'était pas alors en état de prendre part à ce bonheur; car elle se trouvait sérieusement indisposée, quoique sa maladie ne fût pas très-intéressante à décrire. Le fait est qu'ayant (comme la couleur ardente de ses cheveux l'indiquait) le sang assez chaud, et souffrant plus qu'une autre de l'extrême lourdeur du temps, elle avait cédé au désir de prendre

une trop grande quantité de rafraîchaissemens.

Pendant les nombreuses visites qu'elle avait faites au restaurateur ; elle avait usé, sans aucune discrétion, d'une profusion de gelées, de sorbets, de limonades ; et, ce qui semblera fort singulier, le froid qu'elle ressentait dans son estomac avait fait porter la chaleur à sa figure : tout cela produisait un mélange singulier de froid et de chaud, qu'on pourrait comparer à un volcan au milieu de l'hiver ; si ce n'est qu'ici, au contraire, la glace était intérieure, et le feu qui se manisfestait sur son visage le colorait de la plus vive rougeur.

En conséquence de cette calamité, sir James ayant résolu de faire une

politesse à une de ses nièces, miss Anne fut choisie pour accompagner Mathilde à sa première visite à la Scala.

A Milan, la Scala et l'existence sont synonimes. On ne fait pas un grand éloge de l'énergie et de la capacité d'un peuple, quand on dit que l'opéra est son unique affaire, et non un amusement journalier pour lui ; qu'il préfère toujours les fictions aux réalités, aime mieux au théâtre les sons que les paroles, et abandonne Alfieri pour Rossini. Mais bien qu'on puisse regretter cette disposition, on ne peut pas s'en étonner, puisque les étrangers eux-mêmes sentent qu'il y a quelque chose dans l'air de l'Italie, qui ajoute un charme tout particulier à la musique. Les mêmes

chanteurs et les mêmes sons ne produisent pas autant d'effet quand on les entend autre part.

« *(*) Que j'entende encore cet air. Il a quelque chose de mélancolique, qui vient frapper mon oreille comme le vent balsamique du midi quand il souffle sur une bordure de violettes et leur dérobe leur douce odeur.* »

La mystérieuse influence que produit la douce union de l'harmonie et du climat nous fait éprouver le même sentiment.

Mathilde était tellement absorbée par l'attention qu'elle prêtait à un

---

(*) « That strain again! it had a dying fall. Oh, it came o'er my ear like the sweet south, That breathes upon a bank of violets, Stealing and giving odour. »

des plus parfaits ouvrages qu'on eut jamais représenté sur ce théâtre incomparable, que l'opéra finit avant qu'elle se fût aperçue, en jetant les yeux sur cette salle magnifique, qu'elle était elle-même l'objet de l'attention de tous ceux qui la remplissaient. Son œil, n'étant pas accoutumé à l'obscurité des salles de spectacles d'Italie, ne pouvait distinguer qu'imparfaitement chaque personne; mais ceux que l'habitude avait familiarisés avec ce demi-jour, la voyaient assez pour s'informer quelle pouvait être cette belle étrangère qui avait l'air si distingué.

Mathilde se livrait au plaisir involontaire que lui causait cette admiration universelle, lorsqu'elle

aperçut tout à coup un homme qui se trouvait dans une loge en face de la sienne : cette loge était éclairée en dedans ; ceux qui la remplissaient étaient vus très-distinctement. Une dame cherchait à attirer l'attention de cet homme en employant toutes les séductions imaginables ; mais les yeux de lord Ormsby (car c'était lui-même) restaient constamment fixés sur Mathilde.

Il fut heureux pour elle d'avoir été ainsi préparée d'avance à ce qui arriva par la suite. Car à la fin du ballet, on ouvrit la porte de sa loge, et sir James y entra, suivi de lord Ormsby.

Une loge à l'opéra est peut-être le lieu du monde le mieux calculé pour

avoir une entrevue qui doit causer de la gêne ou de l'embarras. Une clarté incertaine, l'attention partagée, un bruit confus, tout cela sert éminemment à exprimer des sentimens imaginaires, ou à cacher des émotions réelles. Mais bien qu'elle sentît tous les avantages de cette situation, et qu'en regardant Ormsby, elle vît que lui-même ne donnait aucun signe de trouble, et paraissait tout-à-fait différent de ce qu'il avait été la dernière fois qu'elle l'avait rencontré; cependant elle eut besoin de tous ses efforts pour conserver l'apparence de la tranquillité, quand sir James entra ainsi en matière : « J'ai dit à lord Ormsby, Mathilde, que vous regrettiez autant que moi de ne

l'avoir pas vu à son dernier passage à Genève. »

Ce n'était pas du tout à cause de lord Ormsby qu'elle avait d'abord évité de parler de cette rencontre ; cependant elle n'aurait pas voulu, pour l'empire du monde, qu'il eût appris qu'elle en avait fait un mystère. Elle ne pouvait pas se croire obligée à confier une chose de ce genre à un homme du caractère de sir James. Pourtant elle ne pouvait s'empêcher de se croire coupable en se voyant ainsi convaincue d'une réticence volontaire. Tourmentée de cette idée, elle se trouva soulagée d'avoir à changer de sujet de conversation, quand sir James lui ayant demandé assez haut pour qu'Ormsby

l'entendît, ne voulez-vous pas l'inviter à dîner? elle lui répondit affirmativement presque sans savoir ce qu'elle disait.

Le spectacle étant fini, sir James donna le bras à sa nièce, et laissa à lord Ormsby le soin de conduire lady Mathilde jusqu'à sa voiture. En descendant, il lui dit: «Ne me privez pas entièrement de votre société, et je vous promettrai de me rendre plus digne de cette faveur que la dernière fois que je vous ai vue; mais je vous en conjure, que je ne doive rien à la contrainte, et que l'invitation que vous vous êtes crue obligée de répéter ne soit pas forcée!»

« Oh! je vous en prie, venez, dit Mathilde avec précipitation, j'ai

beaucoup de choses à vous dire sur votre mère et sur votre sœur Émilie. Ce fut ainsi que leur ancienne intimité se renouvela.

CHAPITRE X.

On connaît mieux les sots qu'ils ne se connaissent eux-mêmes, est un proverbe qui, dans son acception moderne et usuelle, convient beaucoup mieux à ceux auxquels on l'applique, que lorsqu'on a commencé à s'en servir. Par exemple: quelle est la personne un peu répandue dans le monde qui, se trouvant pour la première fois dans la société

de gens dont la naissance est inférieure à la sienne, n'ait pas trouvé ses nouveaux amis parfaitement instruits des plus petites particularités de sa conduite et de ses relations? n'ait pas été immédiatement gratifié du récit des incidens favorables, arrivés récemment à quelques-uns de ses parens éloignés dont elle connaissait à peine l'existence auparavant? Quelle est la personne à qui on n'ait pas rappelé quelque petite particularité de son enfance ou de sa première jeunesse qu'elle avait elle-même oubliée depuis longtemps? Ceux qui sont ainsi pour la première fois en rapport avec leurs supérieurs, semblent très-empressés de se faire valoir, et de se

donner une certaine consistance en proclamant hautement les droits incertains qu'ils peuvent avoir à cette faveur. Il leur suffit, pour se croire dignes de cette intimité, d'avoir rencontré à Bath ou à Cheltenham un de leurs cousins éloignés ; et, comme ils ne reconnaissent aucune ligne de démarcation, lorsqu'ils ont vu leur nouvelle victime dans son enfance, ils se croyaient le droit d'avoir avec elle, par la suite, la liaison la plus intime.

Peu d'hommes ont été plus en but à des attaques de cette espèce, que ne le fut lord Ormsby, lorsqu'en arrivant chez sir James il y trouva outre Mathilde, la société qui venait de s'y rassembler, et qui

était composée de mistriss Hobson, de miss Anne Hobson, de Mr. Tom Hobson et de messieurs Woodhead et Simperton. Miss Hobson n'était pas encore présentable ; et le vieux Hobson avait mis le comble à sa douleur, en restant pour lui tenir compagnie.

Sir James était encore dans la salle à manger, s'occupant avec une grande activité de l'arrangement du dîner ; car il n'était pas devenu assez cosmopolite pour comprendre qu'un dîner à cinq francs par tête dans un hôtel italien, ne pouvait être soumis à la même discipline qu'un beau repas donné à Londres et se renouvelant trois fois par semaine ; et en vérité, il n'est pas du tout nécessaire d'at-

teindre ce degré de perfection, quand on donne le dîner pour réunir une société qui plaît, et qu'on ne rassemble pas la société seulement pour dîner.

Quand lord Ormsby entra dans le salon, Walter Woodhead et Tom Hobson regardaient par la fenêtre, et critiquaient la manière de mener des cochers de Milan, dont ils se moquaient sans pitié, parce qu'ils prenaient le mauvais côté de la rue. Mistriss Hobson et Mathilde causaient sur un des sophas; si on peut appeler conversation ce qui consistait exclusivement en une punition infligée sévèrement d'un côté, et de l'autre, en une patience passive. Monsieur Simperton, assis sur un autre sopha, disait des choses agréables à miss

Anne, non pour son propre compte, mais comme interprête de son pupille ; car, pour des raisons que nous rapporterons plus tard, il désirait fort qu'il existât entr'eux une très-bonne intelligence. Pour réussir dans ce projet, il montra un tact remarquable et qui aurait pu produire de l'effet sur une personne d'un goût plus délicat que miss Anne : car, en vantant son pupille, il loua fort éloquemment la beauté non de sa personne mais de sa place, et la culture non de son esprit mais de ses propriétés.

Deux personnes faites pour s'entendre, mises ainsi tout à coup en rapport avec des gens qui leur convenaient aussi peu, auraient, dans des circonstances ordinaires, trouvé leur

meilleure ressource et leur plus grande consolation dans l'attention exclusive qu'ils eussent fait l'un à l'autre ; mais la gêne que leur donnait leur situation mutuelle y mettait un obstacle continuel, de sorte que lord Ormsby devint facilement la proie de Mr. Simperton qui, se levant de son siége, l'accosta avec un doux sourire, et lui dit : « La température est éminemment *tropiqualle* aujourd'hui, *mylud* (milord). »

S'apercevant, d'après le ton et la manière dont lord Ormsby donna son assentiment à cette locution affectée, qu'il ne savait pas bien à qui il s'adressait, il continua ainsi en conservant le même sourire : « Mon nom, *mylud*, est Simperton de Syd-

ney : j'ai eu le plaisir de rencontrer votre seigneurie, quand je résidais à Cambridge, *in statu pupillari*, dans les classes de mon estimable ami, le docteur Droning, qui, s'il n'avait pas eu le malheur d'être nommé à une meilleure place, serait maintenant assez heureux pour se trouver élevé jusqu'au banc. Pauvre docteur Droning! votreSeigneurie et moi, avons fait une perte irréparable en perdant le docteur.»

Lord Ormsby, tout en souriant un peu de la phrase de Mr. Simperton, qui paraissait croire qu'il était bien fâcheux pour le docteur d'avoir été nommé à une meilleure place que celle qu'il cherchait, continua à l'assurer que, quant à lui personnel-

*

lement, la perte du docteur n'avait pas été aussi complètement irréparable, qu'elle aurait pu l'être, par la raison qu'il ne l'avait jamais vu qu'une seule fois quand il était vice-chancelier.

A peine notre héros s'était-il remis de cette attaque, qu'il fut assailli par mistriss Hobson; elle s'adressa ainsi à lui : « Puis-je me permettre de vous demander, milord, si vous avez toujours conservé à Ormsby-Castle *les jetty deux* (jets d'eaux), que nous avons vus quand nous y fîmes une tournée? je les trouvais extrêmement beaux; mais mon mari ne peut supporter d'entendre prononcer leur nom, parce que le jardinier, en les aisant jouer, l'avait mouillé jusqu'aux

os. Tom m'a dit que cela tenait à ce qu'il ne lui avait donné qu'un shelling : je suis sûre que vous n'approuvez pas cette conduite. » Puis, sans attendre que lord Ormsby se fût justifié d'avoir pris aucune part à l'accident arrivé au vieux Hobson, elle continua ainsi : « Vous vous rappelez, peut-être, que vous êtes entré dans la bibliothèque pour chercher un livre, pendant que nous étions tous occupés à regarder les tableaux. Je n'ai pas oublié que notre Betty m'a dit que c'était vous surtout qui étiez bon à voir; mais je ne veux pas vous donner de l'amour-propre. Nous vous avons revu encore comme nous partions; vous étiez à cheval avec une certaine dame; et Tom, qui était appuyé contre la

barrière, dit alors au postillon de continuer sa route. La chaise de poste se mit en mouvement avec un grand fracas, et arriva tout près de vous. Le chemin étant étroit, le cheval de la dame sauta d'une manière effrayante, et vous vous êtes mis fort en colère contre ce postillon ; celui-ci nous dit ensuite que ce n'était pas l'honorable miss Arlingford. Je ne puis deviner qui ce pouvait être ! vous souvenez-vous quelle était cette personne ? »

Elle ne reçut pas de réponse positive à cette question, car elle venait de rappeler un incident qui n'avait pas échappé à la mémoire de sa nouvelle connaissance ; et ni lui, ni Mathilde ne pouvaient avoir oublié quelle était cette dame.

Tom Hobson entrant alors commença à se faire connaître à lui, d'une manière aussi remarquable que ceux qui l'avaient précédé.

« Je puis dire, milord, s'écria-t-il, que c'était une fameuse composition de cheval, que celle qui a eu la pomme le printemps dernier à Manchester. J'en ai beaucoup parlé auparavant avec votre homme Bill Jenkins, il pensait qu'il pourrait gagner le pari. C'est un garçon de la première force que Bill ; je l'aime excessivement ! »

« Vraiment, Monsieur, dit lord Ormsby, en riant à moitié : je ne sais pas si je dois être plus reconnaissant de votre bienveillance pour mon palefrenier, que de celle que

vous témoignez pour mon cheval. »

Se peut-il que ce soient-là les parens de Mathilde, pensa lord Ormsby pendant le seul moment de répit qu'on lui permit d'avoir avant l'arrivée de sir James ? Il commença aussitôt à faire mille excuses, mieux tournées les unes que les autres, sur le dîner, exprimant la crainte qu'il ne fût très-mauvais, et lui demandant pardon de l'avoir invité avant d'avoir une *maison montée*. Ce fut en vain que lord Ormsby l'assura qu'il avait tort de se tourmenter le moins du monde pour lui, à ce sujet, puisqu'il était probablement plus accoutumé qu'aucune des autres personnes qui composaient cette réunion aux inconvéniens d'un *pique-nique italien*.

Mathilde se trouvait naturellement à dîner la voisine de lord Ormsby. Depuis la dernière fois où ils avaient été ainsi placés chez lord Eatington, l'intérêt qu'ils prenaient l'un à l'autre était certainement toujours resté le même ; mais l'embarras qu'ils avaient éprouvé alors se trouvait maintenant fort diminué ; et comme la quantité de lieux communs, seul sujet de conversation de cette société, ne la rendait pas très-facile ni très-animée, insensiblement ils se mirent à causer ensemble avec presqu'autant d'aisance, si ce n'est autant de confiance, qu'ils en avaient autrefois.

Vers la fin du dîner, ils furent interrompus par sir James, qui, un peu échauffé par une trop grande quantité

de vin de Champagne, commença à donner cette preuve infaillible d'un esprit vulgaire, qui consiste à ne connaître aucun milieu entre la politesse et la familiarité. Nous l'avons vu trop cérémonieux lorsqu'il faisait ses excuses pour le dîner; et il fut alors trop à son aise et trop sans façon, en plaisantant son nouvel hôte d'une manière qu'un homme du monde aurait dû savoir que l'intimité seule pouvait autoriser.

Il commença par lui dire : « Quand nous nous sommes rencontrés en ville, lord Ormsby, je n'avais aucune idée que vous dussiez sitôt recommencer vos voyages. Dites-moi, je vous prie, comment cela est arrivé ?»

« Je crains, mon cher monsieur, de

ne pouvoir vous en donner qu'une assez mauvaise raison. C'est que nous autres Anglo-Italiens, nous sommes comme les ivrognes, qui ne peuvent jamais résister au désir de boire un coup de plus; c'est un goût qui devient plus invétéré à mesure qu'on s'y livre. »

« Oh ! dit sir James, c'est précisément cela; mais nous pouvons encore en trouver une meilleure cause. Vous savez bien ce qui vous a fait si souvent traverser les Alpes : nous avons appris qu'il y avait une dame dans cette affaire. »

Lord Ormsby resta stupéfait en voyant que sir James, qui faisait cette dernière phrase, venait de toucher quelque chose qui pouvait ressembler

à la vérité, bien que ce fût pour un motif bien différent de celui que supposait sir James. « Il répondit donc seulement qu'il ne pouvait comprendre à quoi il faisait allusion. »

« Mathilde, vous vous rappelez bien, n'est-il pas vrai, dit le Baronnet, tout ce qu'on répétait sans cesse sur lord Ormsby et la dame de Rome? »

Mathilde prétendit qu'elle ne se le rappelait pas. « Eh bien ! c'est très-singulier, dit sir James.; » « car, je suis sûr que la première fois que j'allai à Delaval Park, du temps de votre oncle, on ne parlait pas d'autre chose : c'était dans la bouche de tout le monde. Quant à moi, je ne puis comprendre pourquoi ils en étaient tous si occupés.

A ces mots, un nouveau jour vint frapper l'esprit d'Ormsby; et l'effet qu'ils produisirent sur lui fut encore augmenté par la connaissance qu'il avait du caractère de feu lord Wakefield, et l'embarras évident qu'il remarqua dans Mathilde, tandis que sir James faisait cette allusion. Il fut alors convaincu que tout ce qu'on avait dit, à ce sujet, n'avait été inventé que pour lui ravir l'affection de Mathilde; et bien qu'il fût justement impatienté de l'impertinence vulgaire du Baronnet, il ne put s'empêcher d'être reconnaissant de ce qu'il lui avait ainsi donné l'explication de l'inconstance de celle qu'il aimait, car jusqu'alors elle lui avait paru incroyable.

Mais cette explication devint fa-

tale à tous deux : car, depuis ce moment, Mathilde vint se peindre à l'imagination d'Ormsby, non comme une personne légère, mais comme la victime d'un artifice prémédité. Son caractère reprit à ses yeux tout son premier charme, et la faible et unique barrière, que sa raison avait tâché jusque-là d'opposer au pouvoir sans cesse croissant d'une passion irrésistible, se trouva tout à coup détruite.

Sir James aurait cru manquer à sa qualité d'Anglais, si une circonstance quelconque avait pu le faire renoncer à la plus agréable et la plus polie de nos coutumes, qui consiste à prouver tous les jours au beau sexe, quand il nous met à l'épreuve, que

nous préférons le plus mauvais des vins à la meilleure des compagnies. Mais un petit marquis italien, que sir James avait ramassé quelque part, à qui personne n'adressait une parole et qui n'avait pas entendu une syllabe de ce que disaient les autres, croyant se conformer à l'usage, suivit les dames : lord Ormsby, profitant de sa méprise, quitta la salle à manger peu de temps après, car il n'éprouvait pas un grand désir de parler politique avec sir James et Mr. Simperton; ou de chasse avec Tom et son ami Woodhead.

Le Baronnet et le curé, deux soutiens spirituels et temporels de l'état, restèrent donc et continuèrent à échanger leurs principes religieux et monar-

chiques, en exécutant le duo le plus orthodoxe; quoique ce soit une justice à leur rendre que de dire qu'ils joignaient, à la plus grande admiration pour leur propre gouvernement, la haine la plus prononcée pour celui sous lequel ils vivaient maintenant, et à l'établissement duquel leurs amis d'Angleterre ont puissamment contribué. Mais le fait est que quelqu'enthousiaste qu'un Tory, dans toute la force du terme, puisse être chez lui, je n'ai jamais connu qu'un seul Anglais qui ne fût pas libéral en pays étranger (*).

(*) Le Traducteur s'est permis de supprimer ici quelques détails qui paraîtraient un peu longs en français.

Tom et Woodhead se disputèrent vivement sur la chasse à cours et les courses de chevaux; comme ils s'animaient de plus en plus, ils finirent par troubler les politiques qui tâchèrent de faire cesser entièrement leur querelle; et, de peur qu'elle ne se renouvelât, ils proposèrent d'aller retrouver les dames : lord Ormsby était avec elles. Après s'être soumis avec patience à toutes les questions oiseuses et à toutes les observations vulgaires de mistriss et des miss Hobson qui répétaient sans cesse, Monsieur.... Milord... je désire... je veux... etc., il s'était enfin trouvé libre de s'établir à côté de Mathilde, près du piano.

Les paroles d'un air sont généra-

lement parlant assez indifférentes, et elles sont tellement un accessoire à la musique, que nous n'y faisons pas plus d'attention qu'à la voiture qui a conduit nos amis, quand ils viennent dîner chez nous. Plusieurs jeunes personnes apostrophent leurs maîtres de musique par ces paroles : « *Mon bien!* » — « *Unique espérance de ma vie!* (*) » sans se douter le moins du monde que ce sont des expressions de tendresse ; et en entendant chanter, il est rare de pouvoir découvrir, d'après l'expression, si le sujet est intéressant, et, d'après la pronon-

(*) « Ben mio! » — « Unica speme della mia vita! »

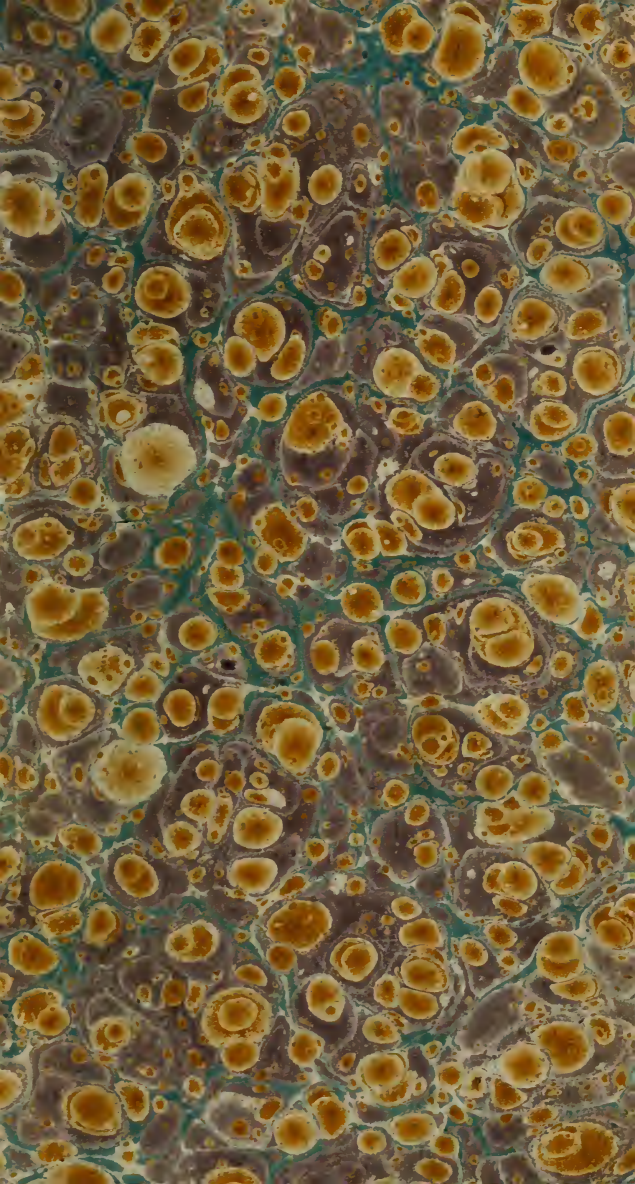
ciation, si les paroles sont italiennes ou hébraïques.

Mais le langage de l'amour, exprimé en musique, quoiqu'il ne produise aucun effet sur une oreille qui ne peut sympathiser avec lui, a un attrait irrésistible lorsqu'il est en harmonie avec nos passions ou nos sentimens. C'est ce qu'éprouva lord Ormsby, en se sentant ravi de tous les sons qui sortirent de la bouche de Mathilde, lorsqu'elle se mit à chanter avec une expression bien faite pour toucher son cœur, et encore plus remarquable peut-être que son exécution. Il unit sa voix à la sienne dans un duo passionné, et se trouva heureux de pouvoir, du moins en musique, exprimer ces tendres sen-

timens qu'il n'osait risquer de lui adresser en prose ou en son propre nom.

En un mot, à dater de ce jour-là, il renonça entièrement, pour sa part, à chercher les moyens de résister à une passion qui causerait son malheur, si elle était sans espoir; et qui, si elle était couronnée du succès, comblerait la honte et la douleur de celle qui la lui avait inspirée, et dont il disait que la félicité lui était plus nécessaire que la sienne.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.



UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 052951230